

ALINA REYES

# **À LA GRANDE OURSE**

Histoire d'un procès



Mon auberge était à la Grande Ourse

A.R.

Les pages de ce livre sont issues de mon Journal et traitent, entre septembre 2007 et mars 2010, à la fois du *procès* pour plagiat que j'intentai à Y.H. (et que je perdis), et du *processus* de l'écriture.

La plupart de ces pages ont été publiées sur mon blog de l'époque, *À mains nues*, éparses parmi des milliers d'autres. Certaines ont été publiées sur d'autres sites internet, comme signalé. Quelques-unes étaient restées dans le secret de mon ordinateur.

Le texte « Le sang d'une ourse », fut pour moi, à partir d'un fait divers, une première façon d'évoquer un système, une supercherie dont je me sentais victime, sans pouvoir en parler directement. La vérité complexe où s'origine ce procès, va ensuite se révéler progressivement, au cours du temps et des pages.

Il ne s'agit pas ici de rejuger ce qui a été jugé, - je n'ai aucun ressentiment ni envers le jugement ni envers aucune des personnes concernées - mais de retracer le déroulement d'un très rude combat, avec ses émotions humaines, et d'un procès-processus qui est une remise en question radicale de la littérature, et de la vie.

*Sans autre forme de procès* : page 109

*Détails du jugement non dernier* : page 114

*Annexe : analyse comparative* : page 125

## LE SANG D'UNE OURSE

(publié sur le site Naturavox, en septembre 2007)

Repose en paix, Franska, si tu le peux. La justice des hommes, que nous nous étions mis en position de te devoir, par ta mort révèle ce qu'elle est, et d'abord pour eux-mêmes : iniquité systématique, à la fois dissimulée et flagrante. Les animaux sauvages ont-ils un prénom ? On t'a enlevée à ta forêt natale, on t'a fait subir un long voyage par route, des opérations chirurgicales. Pour pouvoir te fichier, te surveiller, te suivre à la trace technologique ainsi que n'importe quel citoyen du monde moderne. On t'a ouvert le ventre pour y implanter un radio-émetteur. On t'a arraché une dent pour déterminer ton âge. Comme au chien de la fable, on t'a imposé un collier. Pour te maintenir attachée non par une laisse, mais par un GPS relié à plusieurs satellites.

Ainsi kidnappée, déplacée, manipulée, triturée, trafiquée, ainsi informée de l'homme et de sa familiarité brutale, on t'a fait reprendre la route. Enfin, on t'a relâchée sur un territoire que tu ne connaissais pas, où tu n'as pu te fondre, et qui s'est vite révélé hostile : un mois avant ta mort, tu avais déjà des dizaines de plombs de petit calibre dans le corps.

Ils t'avaient appelé Franska, donc. Façon de marquer ta "naturalisation" française ? Le terme paraît bien cruel, quand on pense qu'il s'agissait d'une "domestication" forcée. Que le fait même de te gratifier d'un

prénom signifiait ta réduction à l'état d'objet des hommes. D'objet propre à satisfaire les intérêts et les fantasmes obscurs des hommes. Car leur fascination pour le monde naturel n'a d'égale que leur haine secrète envers lui. C'est toute l'histoire de l'humanité : un incessant combat contre la nature. Qui prend parfois les traits de l'amour. D'un amour faux, irresponsable, aveugle. Au nom de l'amour de ton espèce, on t'a fait subir tous ces outrages. C'est une manoeuvre en laquelle les hommes sont maîtres. Ils la pratiquent beaucoup entre eux. Une puissance étrangère envahit un pays et y installe durablement la guerre, ou la dictature, sous prétexte de lui apporter la démocratie et la paix. Dans l'espace privé comme dans l'espace public, on insulte, on souille, on détruit couramment ce que l'on désire et voudrait honorer. Toujours au nom du bien, les peuples sont les dupes continuelles de ceux qu'ils élisent. Le mensonge d'Etat s'étend à tous les secteurs du pouvoir.

Justement, revenons à toi, Franska. Tu as causé bien des problèmes, dans ces Hautes-Pyrénées où tu erras, déracinée de ta Slovénie originelle. Comme bien d'autres ours avant toi, "réintroduits" pour le bien que vous veulent les bureaucrates européens et leurs idéologues écologistes, tu t'es, sans surprise, attaquée aux troupeaux des hommes. De tes pattes puissantes, tu as ouvert les côtes des brebis comme des portails, dévoré leur cœur – ou pire encore, tu l'as délaissé. Le carnage apparut maints matins, dans maintes prairies, à maints bergers, qui en restèrent aussi tremblants et traumatisés que leurs bêtes survivantes.

Une nouvelle fois, la colère des éleveurs a monté. Une nouvelle fois, ils ont protesté bruyamment, soutenus par les élus locaux. Comme depuis des années, l'affaire n'en finissait pas. On a même tenté d'effrayer le

touriste en plaçant çà et là sur le territoire de telle commune où tu étais passée, des panneaux avertissant le randonneur que le maire dégageait sa responsabilité en cas de rencontre avec le fauve.

Et puis voici qu'en une bien triste aurore de ce mois d'août, un militaire basé sur cette même commune "menacée" écrasait, nous dit-on, l'ourse maudite, sur la route de Lourdes. Aussitôt fait, aussitôt réglé : une tente était dressée autour de l'accident afin de le rendre invisible, et la quatre voies bloquée par les gendarmes cinq heures durant, tandis que les hélicoptères assuraient la surveillance par le haut. Un peu plus tard on montrerait à la télévision la traînée de sang sur le bitume, et le sinistre cadavre de l'ourse éventrée. On expliquerait le scénario : une première voiture aurait, sans s'arrêter, heurté et blessé l'animal, qui aurait poursuivi sa traversée avant d'être frappée une deuxième fois par le véhicule de l'armée.

L'absence de témoins, hors cette mystérieuse conductrice qui n'a songé à se manifester à la police qu'après avoir appris la mort de l'ourse, ne doit bien sûr pas nous faire douter un instant de la véracité des faits. On voit mal les autorités, embarrassées par ce dossier, imaginer de fermer la route à six heures du matin, pour y monter un faux accident avec une ourse repérée, capturée la veille, et déjà sacrifiée. Ou bien poussée sur la voie... Evidemment on peut tout imaginer, pourquoi et comment croire tout ce que l'« on » nous raconte ? Mais voyons, et la science ? Le rapport d'autopsie confirme, donc... Et puis, à qui aurait profité la mort de Franska ? Euh... A tout le monde ? Puisqu'elle ne se tenait pas bien, puisqu'elle n'avait pas sept ans comme on le croyait mais dix-sept ans, puisqu'elle ne servait ni les intérêts de la région ni les partisans de la réintroduction... ? Un moindre mal eût sans doute été de la

ramener chez elle, mais l'homme n'aime pas se désavouer. Si la société est bien basée sur un crime en commun, ses meilleurs complices sont les sourds. Sourds que nous sommes, à force de bruit et d'onanisme audiovisuels.

L'après-midi même, dans le village du militaire qui, après ça, partait vite en vacances, on fêtait, à grands renforts de sono, l'arrivée de la Vuelta, course de vélos espagnole. Au stand de l'Armée de terre, un jeune soldat en treillis distribuait des brochures aux enfants désœuvrés. Sur celui de la presse locale, on amusait le public avec des quizz sur les derniers vainqueurs du Tour de France. Toute question de dopage oubliée, les gagnants empochaient, ravis, de laids colifichets frappés de publicités. Et du côté des éleveurs, on se promettait d'alimenter à vie en gigot d'agneau l'exécuteur malgré lui d'une pauvre ourse.

Franska, fausse ou vraie victime d'un accident de la route, ourse des sourds, ne nous tends-tu pas un miroir, dans ta triste fin ? Ayant détruit la variété des peuples, réduit le chatoiement de notre humanité, sommes-nous devenus si seuls, sous nos universels tristes tropiques, qu'il nous faut désormais humaniser les bêtes en leur donnant un nom, avant de les détruire, non comme le chasseur tue sa proie, mais dans un réseau de responsabilités administratives et collectives ? Ta mort n'est-elle pas le reflet de la mort que nous nous donnons et nous promettons à nous-mêmes ? Je te vois, je te lis, signe de notre liberté et de notre dignité bafouées. Logique meurtrière d'une pensée calculatrice acharnée contre la pensée sauvage. Ton sang obscènement exposé sur le bitume, il crie de rage, et il est en moi.

## VENTRE-POUR-LA-MORT

C'est dans les représentations de la mort que nous nous donnons qu'il faut interroger la face humaine. Se dévisager dans les miroirs qu'elle nous tend.

Il se passe des choses étranges dans notre pays. Des femmes se disputent des enfants morts. Mazarine Pinget et Véronique Courjault, ou sa famille. Marie Darrieussecq et Camille Laurens. Se disputent, plus précisément, leurs droits sur des enfants morts. Les Bienveillantes, ces très antiques Furies vouées à la vengeance des crimes familiaux, réveillées lors de la dernière rentrée littéraire, viennent-elles maintenant tourmenter les lettres françaises ?

La mythologie parle. Ces filles démoniaques de la Terre, rappelons-le, sont issues du sang versé par le Ciel lors de sa castration par son fils, le Temps.

C'est d'un retour massif du temps qu'a témoigné l'énorme succès du roman de Jonathan Littell. Cette Seconde guerre mondiale, nous ne l'avons décidément pas digérée. *Les Bienveillantes*, le livre, nous la vomissait à longs jets, sans prendre la peine pour cela d'aller se cacher aux cabinets. Fini, la moraline ou les pudeurs appliquées à l'immonde réel de notre histoire. C'est inévitable, le refoulé finit toujours par déborder. Tant pis pour

l'odeur épouvantable du cadavre, qu'on le déterre, plutôt que de continuer à le laisser nous hanter !

En même temps se poursuivait l'âpre « affaire Heidegger », autour de la tentation nazie du philosophe. En même temps aussi, se développait la campagne pour l'élection présidentielle, avec deux grands candidats aux discours nationalistes, employés à récupérer, chacun à sa façon, l'angoisse collective qui depuis des décennies se canalisait, en augmentant, sur le Front National. Non, nous n'en avons pas fini avec Vichy, ni avec Moscou. La tentation social-nationaliste était forte. La candidate qui parlait, le poing sur le ventre, des enfants de son pays, dut céder devant celui qui allait mettre en place un ministère de l'Identité nationale. La France était-elle donc devenue incapable de reconnaître spontanément ses enfants ?

Ne sommes-nous pas toujours dans cette même boucle morbide que des écrivains, plus ou moins malgré eux, manifestent par des livres inquiets, allant jusqu'en de sombres ou sordides querelles ? Oui, nous avons un problème avec l'être-pour-la-mort, comme disait Heidegger, taxé par ses détracteurs de non-philosophie à cause de sa pensée du peuple, ou de la race, du gène. Le *völkisch*, ce concept omniprésent dans *Les Bienveillantes*, et pour cause. Cette fascination, ces disputes pour des enfants morts, ce sont manifestations du ventre-pour-la-mort. Dépassement de la phrase de Brecht, à propos d'un ventre « encore fécond, d'où peut surgir la bête ».

Les Furies sont à l'œuvre, mais elles se cachent. Or elles sont, cachées, encore plus menaçantes. « L'âtre du mal est la fureur concentrée du soulèvement qui jamais n'éclate tout à fait, et qui, même quand il éclate, se dissimule encore », écrivait Heidegger en 1945 dans *La dévastation et*

*l'attente*. Or les hommes, pas même l'être-pour-la-mort heideggerien, malgré sa volonté de lucidité, ne savent plus que chaque fois qu'ils castrent le Ciel, c'est-à-dire à chaque instant dans le monde moderne, ils suscitent l'apparition des déesses vengeresses, dont la menace n'en finit pas d'enfler... jusqu'au moment où l'horreur éclate et se répand, sans que nous ne puissions nous assurer d'un « plus jamais ça ».

Tenter de réconcilier le Temps et le Ciel, telle est la tâche des écrivains. Tel est le rôle des livres. Ceux-ci ont leur propre temps, ce temps allié au ciel qui est l'éternité, ce temps qui les engloutira ou les révélera, et qui n'a rien à voir avec le temps castrateur des hommes affairés à gagner les faveurs de la terre.

## S'EXTRAIRE DU TOMBEAU

On trouve dans l'un de mes livres cette anecdote, racontée par un écrivain lors d'un dîner à Montréal chez des exilés Haïtiens. Un officier de police avait envoyé à Duvalier ce télégramme : « Rébellion écrasée. Stop. Chef des insurgés arrêté et provisoirement fusillé. Stop. Attendons confirmation. »

On fusille d'abord, on confirme ensuite.

Ce même ami haïtien avait aussi évoqué cette fantastique image : le dictateur discutant à voix basse avec un mort dont il avait fait exposer le corps, après l'avoir fait fusiller.

Je suis en train de me ramener du tombeau, et pas une ombre, pas une grenouille ne me fera me retourner avant d'avoir rejoint la grande et belle et vraie lumière.

## LITTÉRATURE ÉROTIQUE

(Texte publié sur le blog de Dominique Autié)

Elle s'arrache à la discontinuité des actes, s'approprie en instrument de saisie, se pratique en expérience des limites. La littérature cherche à atteindre, obtenir et pénétrer le continu, l'insaisissable et l'illimité. Grand œuvre alchimique, opération spirituelle, opéra tragique, Passion ou procès, elle peut transformer, par la grâce d'un désir tendu, maintenu sur et par le fil du texte, le fini de l'existence en infini de la jouissance.

Toute littérature est une quête érotique déterminée par une pulsion archaïque autant que sophistiquée, ce « principe de délicatesse » dont parle Sade et dans lequel Barthes identifie « une certaine demande du corps lui-même ».

C'est le corps qui veut écrire et lire. Et c'est la vertu de la littérature érotique, par son pouvoir spectaculaire d'ébranlement des sens, de rappeler cette vérité fondamentale : une lecture ou une écriture déconnectées de la demande charnelle ne sauraient être opérationnelles. Ne sauraient engager le lecteur ou l'auteur dans la métamorphose permanente, intérieure et profonde, que constituent l'acte de lire ou d'écrire, au fur et à mesure qu'il se produit, puis tout au long de la vie.

L'exercice de la littérature est un mode majeur de la sexualité humaine. Sans doute même est-il le seul, tous les autres codes et signaux érotiques dérivant de la parole, sinon dite ou écrite, du moins intériorisée

jusque dans les profondeurs de l'inconscient où elle crée du fantasme, un cinéma intime indispensable au déclenchement du désir.

Grâce à son imaginaire, l'homme est un animal capable de se passer d'os pénien, et la femme de périodes de chaleurs. Mais l'être humain est aussi contraint, en matière de sexualité, de s'aider lui-même en sollicitant sa psyché. Le corps demande, l'esprit répond par le principe de délicatesse, processus où la vision s'engage dans une spécialisation plus ou moins poussée du désir et de l'objet du désir.

La littérature est alors le meilleur instrument de précision possible. Le mouvement de la lecture et de l'écriture, leur avancée, activent une mécanique qui démultiplie le temps du désir, le pointe et tout à la fois l'éclate en résonances dionysiaques. La page doit alors ressembler à un fleuve au soleil : l'eau court et pourtant reste présente dans l'occupation puissante de son lit, qu'elle nourrit et ravage, tandis qu'à la surface des myriades d'étincelles fascinent le regard. Chacune d'elles appel dansant, aigu, et renvoyant aux autres, à une dispersion de la lumière rapidement hypnotique.

Le courant des mots, leur cours savant produisent l'envoûtement où vont alors se fondre désir et plaisir, inscrivant la tension dans la jouissance, et la jouissance dans la durée.

Haletant comme un roman policier, le texte érotique va au crime, fait souffrir les délices et les supplices d'un crime qui n'en finit pas. Les mots eux-mêmes s'entrebaisent, l'écrit est crime, joies et virtuosités du crime de lèse-interdit, l'écrit ès crimes sous les cris des ciseaux découpe dans le papier plié des pages les quatre membres écartés d'une figure humaine à dérouler

dans la répétitive, obsédante narration de sa présence, de son advenue forcenée. Dans sa théâtralité le texte est un événement voluptueux au cœur duquel se déroulent des cérémonies secrètes, d'ordre sacrificiel. Œuvre d'un criminel – le lecteur, l'auteur – qui exige, pour parachever sa jouissance, d'être démasqué par le texte qu'il a lui-même suscité.

C'est dans cet accomplissement qu'il trouve sa souveraineté. Au bout de la parole, au bout du désir, le voici parvenu au silence. Livré tout au long du texte au risque et à la joie, le château repose maintenant dans la plénitude de son nouveau vide, un vide habité.

Lire, écrire, c'est aller au silence. Le lecteur érotisé par une pratique intense de la littérature sait que toute vraie littérature, comme celle dite érotique, manifeste par une mobilisation spéciale – processuelle, raffinée, délicate, brutale, cruelle – de la chair lisant/écrivain, cela même qui est l'essence de la jouissance, l'expérience de l'infini : l' « aller au silence », la montée de la mer au soleil, et la mêlée de leurs eaux de feu et de sel.

## COMMENT LA JOIE

Hier Dominique Autié m'a dit : « Dans un cas comme le vôtre, les spoliateurs essaient toujours de faire passer leur victime pour paranoïaque, ils manoeuvrent en ce sens. »

Je ris en y repensant. Ils essaient même de vous faire passer pour paranoïaque à vos propres yeux, c'est intéressant à observer. Jusqu'où la peur les fait aller.

Vous imaginez ? Vous allez déclarer un vol, et on vous passe à tabac. Puisqu'on vous a battu, c'est donc que vous êtes coupable. Vous ne pensez plus : c'est injuste, on m'a cambriolé. Mais : c'est injuste, tout accusé a droit à un avocat avant d'être condamné.

Et voilà le travail. Bien sûr ce n'est que la plus grossière des ficelles. Bien des innocents sont ainsi broyés chaque jour. Au travail, à la maison, pour des riens souvent. Par des collègues ou supérieurs, par des proches, par l'administration. Par tous ceux qui ont un quelconque pouvoir. Le pouvoir pourrit tout. J'en parle beaucoup dans mon roman. Les malfrats pervers s'organisent pour tenir la place. Si je ris, c'est de voir leur misère, quand ils se croient puissants.

## L'EXCLUE

Allez, un peu de poésie dans ce monde de menteurs, un petit passage au hasard de *L'Exclue* :

*Alors j'entrais dans le sommeil noir des corps, le souffle haché des rêves, tout en marchant j'entrais dans la vraie nuit, la nuit aveugle seulement illuminée de l'intérieur, et les masses obscures des immeubles, de chaque côté des rues, avec leur chargement de dormeurs, se resserraient autour de moi, pour m'emporter et me protéger. Et parfois, aux endroits les plus sombres, je m'adossais contre un mur, fermais les yeux, et, captant l'immobile énergie de tous ces corps rassemblés en trou noir, je me caressais doucement jusqu'au jaillissement de la lumière en moi.*

## NOUS AVONS TOUT NOTRE TEMPS

Gros malin d'adversaire, que peux-tu contre moi ? Je connais tous tes tours. J'ai traversé l'enfer. As-tu oublié que j'étais morte ? J'ai traversé l'enfer, j'en ai ramené *Voyage*, un livre. Je suis morte dans la vie de mon livre, puis je suis morte en cette vie. C'est arrivé comme un faire-part, un jour à l'heure du courrier j'ai appris que j'étais morte. Crois-tu que ce n'est rien ? Comment pourrait-on quelque chose contre moi, après ça ? Je suis en train de revenir de la mort. Crois-tu que je me soucie de la bienséance ou du regard d'autrui ? Je m'en souciais déjà si peu, avant. Maintenant j'aime Dieu, et Il m'aime. Il m'a accueillie, morte, parce que j'étais morte indemne. Je suis en vie, en vie d'au-delà. Tu ne peux rien contre moi, nul ne peut rien contre moi. Tout ce que je fais est bon pour toi, même si tu crois le contraire, parce que tu manques de foi. Dieu guide jusqu'au plus petit de mes actes et je dois t'aimer, aimer chacune de ses créatures. J'étais déjà l'amour, avant, comment ne le serais-je pas mieux maintenant ? Je t'allègerai du mensonge de ta vie, qui te contraint à ne passer qu'en faux par le chas d'une aiguille, et t'interdit l'accès vrai.

## ENTRE LE JARDIN ET LE FEU

H&M, si je vous emmenais dans mes montagnes, comme d'autres petits Parisiens qui s'y sont risqués, vous trembleriez et décamperiez. Ce n'est pas vous qui avez passé, au long des années, des mois entiers de complète solitude, là-haut, dans ma grange isolée, en toute saison et spécialement en hiver, en altitude, dans le grand silence, la neige épaisse, la lumière de la clairière au milieu de la haute forêt. Ce n'est pas vous, cette femme capable de s'isoler au point d'en perdre la voix, cette femme qui court les bois, parle à la nature sauvage et reçoit de l'Invisible toutes visites et réponses. Ce n'est pas vous qui avez dansé, des heures durant, seule dans cette maison, jusqu'à l'extase, sur d'envoûtantes musiques soufies. Ce n'est pas vous qui vivez ma vie extraordinaire, ma vie, et la mine d'or de mon être, où l'on s'est servi dans l'esprit veule et mercantile du plus crapuleux colonialisme.

J'ai acheté une seule fois la revue *Ligne de risque*. C'était en décembre 2005, je voulais savoir ce qu'ils disaient de Houellebecq. Quelques semaines plus tôt, j'avais écrit une critique de *La possibilité d'une île*, et Houellebecq, qui trouvait que c'était ce qui s'était dit de mieux sur son livre, m'avait exprimé son souhait de la voir publiée dans *Ligne de risque*, qui préparait un dossier sur lui. Ayant été en relation avec H, je la lui ai donc envoyée. Sans jamais recevoir de réponse. Puisqu'il s'agissait pour eux de

critiquer amèrement le travail de l'un des plus grands écrivains français de leur temps.

Or, aujourd'hui, leur revue dans mes mains se retourne et répond à leur mutisme. Dès la première page, il est question d'*ersatz*, de *falsification*, d'*opportunité médiatique*. Puis les deux compères évoquent, en forme de contrepoison, les nîzarîs, shîtes ismaéliens des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Et je vois que leurs mots, c'est moi qu'ils annonçaient :

*Ces montagnards mystiques, à la fois inflexibles et fourbes, on ne les soumettaient [sic] pas si facilement. (...) Chez eux, l'ultime assise de l'effroi est spirituelle : elle tient dans le fait de frapper d'indignité quiconque s'avère incapable d'absolu. Car ils prônent une existence transhistorique et libre : une vie divine à mener par les singularités qui marchent avec [la formule est lourde, mais c'est la leur] les « victoires du côté droit, le bonheur du côté gauche », et pour lesquelles le soleil de la Résurrection se lève aujourd'hui de la montagne de l'Appel. (...) Selon eux, une parole, à la fois libérée et concentrée, procéderait à un dévoilement inouï jamais vu.*

Oui oui, je procède.

Et ce n'est pas fini.

## LE SANG ET L'ENCRE

*Dans mon rêve montaient de la cour de l'immeuble les cris d'une lutte féroce entre un homme et une femme. J'ai pensé qu'il était en train de la massacrer, mais torpeur et terreur m'empêchaient de réagir. Quand j'ai enfin ouvert ma fenêtre, l'homme gisait sur le dos, à côté du cercle de verdure, ce petit éden niché entre les hauts murs. La femme, debout, penchée au-dessus de lui, venait de le tuer en lui frappant le crâne contre la dalle de béton. Sa tête reposait dans une sombre flaque de sang, épais comme de l'encre de Chine. [Forêt profonde]*

Ce matin en me réveillant j'ai pensé que c'était ce que je venais de faire à H, lui ouvrir la tête sur la dalle pour lui faire rendre l'encre. Mon livre s'est écrit avec mon sang, le sien avec mon encre. Ce rêve, je l'ai raconté au tout début de mon roman, et c'est maintenant qu'il se produit. Le temps spiralant, je ne me contente pas de l'écrire, je le vis. De même les oiseaux ne sont pas pour moi de simples motifs d'écriture, ils entrent réellement dans ma chambre et même ici à Paris viennent nicher sur ma fenêtre, au moment précis où ils ont un message à me transmettre. Savez-vous ce qui m'a décidée à parler ? Une palombe bleue. Et il en est ainsi de tout.

Dans ma maison aujourd'hui, il y a un homme et deux enfants hantés par cette razzia crapuleuse sur l'âme d'une femme qu'ils aiment. Mon dernier fils, âgé de onze ans, a rêvé d'un « être aux yeux rouges tourbillonnants » qui, d'un coup de stylo planté dans mon livre aspirait mes mots et les transférait dans le sien. Vous ne le savez pas, mais vous êtes un

adepte du mauvais, comme chacun dans votre petite bande. Je n'écris pas à « partir de la béance elle-même », je ne trouve pas ma phrase de réveil « dans le dos du Diable », comme le prône Meyronnis (cité par Asensio), car écrire à partir d'une béance située dans le dos du Diable, c'est lui baiser le cul. J'écris à partir d'oiseaux réels, vous voyez, j'écris par la vie pour la vie, et j'aime Paul de Tarse.

YH, si vous me lisez, je vous le demande : avez-vous les yeux ouverts ? Voyez-vous ce que vous avez fait ? Voyez-vous où vous mènent vos chimères ? Voyez-vous que je dis vrai, dans mon livre ? Comment allez-vous vous relever de cela ? Et moi ? Comment vais-je écrire, désormais ? Ces dizaines de motifs qui me constituaient et venaient habiter spontanément mes livres, ne sont-ils pas devenus des étrangers pour moi ? Plus jamais je ne pourrai écrire qu'un arbre pousse dans mon corps, plus jamais, même, je ne pourrai le sentir, sans me souvenir de la violence qui m'a été faite, cette effraction. Et il en sera de même pour tout ce que vous avez vampirisé de moi.

Je vous le demande à vous et à votre éditeur : êtes-vous conscients du mal que porte un tel acte, cet acte fou, cet acte de tueur suicidaire ?

Heureusement il y aura de l'oubli.

J'irai peut-être en justice. Pour Kafka. Mais j'aurai d'abord demandé justesse, ici, à la vérité. Je n'ai pas pour habitude, quand je pars en forêt, de rester à la lisière du bois. Je n'ai pas peur des profondeurs solitaires, je continue.

## NUIT SEXUELLE

Toute la vérité sur cette affaire est dans mon livre. Le consortium Sad Tod se comporte comme je l'ai décrit. Ce qui a lieu aujourd'hui a déjà eu lieu, et ce lieu se trouve dans mon livre. Il est logique qu'ils n'aient pas eu envie de voir ce livre sortir, il est logique qu'ils ne veuillent pas aujourd'hui admettre la forfaiture de l'un des leurs, alors qu'elle était en partie destinée à me faire taire.

Aucune paranoïa dans mes affirmations. Je ne peux pas le démontrer en une seule fois, il faut un peu de temps : j'ai tout mon temps et ce sera fait.

Je crois que je suis en train d'écrire ici un livre, je m'en rends compte au fait que j'écris en tournant, tous mes romans sont écrits ainsi, en tournant, et même mon essai sur Lourdes, qui paraîtra en janvier. J'écris en tournant, et dans la meilleure facilité. J'agis par ce texte ici déroulé, j'agis aussi autrement que par ce texte, même si je n'en dis rien pour l'instant. J'agis dans un parfait non-agir, c'est-à-dire en obéissant à un ordre supérieur qui me porte avec une grande douceur. Ma petite personne humaine connaît des moments de fatigues, mais le fond de mon être demeure la paix même.

Vous n'auriez pas dû vous aventurer dans ma forêt profonde, YH. Vous n'êtes pas assez grand pour ça, et vous manquez tant d'instinct. Vous n'êtes qu'un petit Blanc des villes armé d'un coupe-papier dans la jungle. On

ne franchit pas la ligne de risque comme ça, il faut un savoir. Vous qui voulez être écrivain, vous devriez apprendre le pouvoir des mots. Les mots sont des êtres libres et puissants, et ils ne peuvent l'être que s'il y a une continuité du corps qui les exprime à eux, de Dieu à eux. Mes mots sauvages sont furieux que vous les ayez mis en cage. Ils se sont laissé mourir de faim dans votre livre, les entendez-vous, maintenant qu'exsangues ils ont pu sortir de vos pages et me rejoindre, se changer en panthère noire ?

## SOUS LA LOI SADIENNE

Philippe Sollers se vante par deux fois dans ses Mémoires, paraît-il, d'avoir concaincu Antoine Gallimard d'éditer Sade en Pléiade. Bien, bien. Mais enfin, celui qui a pris de vrais risques, enduré la surveillance de la police et les procès, c'est Jean-Jacques Pauvert, quand il a entrepris la publication des œuvres du marquis, dans les années cinquante.

Si publier Sade en Pléiade ne présentait plus, à la fin du siècle dernier, le moindre risque, ce n'était cependant pas une opération dénuée de sens. Faire entrer Sade dans la Pléiade, c'était le faire jouir de sa victoire en ce monde, et en jouir soi-même. Cette société violemment athée (les croyants intégristes, auxquels échappe la dimension humaine de Dieu, rejoignent les athées auxquels échappe la dimension divine de l'homme en ce même point noir ou nihil de l'être), ce système destructeur de la nature comme de la nature humaine, cette perversion de l'esprit qui consiste à détruire consciencieusement et méthodiquement tout ce qui est amour et vie, sont éminemment actuels et sadiens.

Sade en Pléiade gêne bien moins la police que Sade vendu sous le manteau. Sade en Pléiade ne gêne pas du tout la police. Sade en Pléiade réjouit la police, car Sade en Pléiade la légitime. Faire entrer Sade en Pléiade, c'était ratifier l'entrée de la police spéciale – la police des corps vivants - dans la police de l'État. État, c'est-à-dire voilà dans quel état nous sommes, nous le peuple et chacun de nous : en état d'indifférence. Indifférence à la justice, à la

douleur, à la beauté, à l'amour, à la singularité, à tout ce qu'un état policier ne se soucie pas de respecter, requis par ses constants calculs pour préserver, acquérir ou consolider la domination et les jouissances perverses qu'il en tire.

Malheureusement, il est parfaitement logique qu'aujourd'hui un tel se livre au pillage maniaque des ressources naturelles qui me constituent être vivant. Ceci sans honte ni scrupule, puisqu'il ne fait ainsi qu'obéir à la loi sadienne de son temps, qu'il a achevé d'intégrer, tel le sadien passif que chacun de nous est invité à être, non pas masochiste mais ne jouissant que d'être joui par le sadique, à savoir le système en place.

## DOUZE PROCÈS

Cette nuit j'ai vu Sade. Il faisait nuit, malgré un gros trois-quarts de lune bombé accroché dans le ciel. C'était au bas de la rue Saint-Jacques, j'arrivais près de la Seine, je l'ai croisé, muet. « C'était en 17.. », était-il écrit dans mon rêve.

Il est question de Sade trois fois, dans *Forêt profonde*. Au début, au milieu, et à la fin du livre. À propos de la destruction de la nature, à propos des rapports sociaux, à propos du crime moral.

Il est question aussi de descendre la rue Saint-Jacques de nuit, et de libérer la vie en traversant la Seine gelée, et en faisant craquer ses glaces où sont prises des mâchoires de chiens crevés.

Ce que je fais ici.

Au Rocher, on me dit que la presse ne veut pas entendre parler de moi. Le Monde prétend que mon affaire est un non-événement. Camille Laurens, quoique sans pouvoir la démontrer, flaire la supercherie littéraire de Darrieussecq, tout le monde reprend l'information. J'apporte une démonstration détaillée accablante pour H, tout le monde se tait. Omerta, disais-je ?

On trouve ceci sur le site [plagiat.ifrance.com](http://plagiat.ifrance.com) :

*...un emprunt formel, même de faible étendue, peut être jugé illicite, s'il porte sur un élément caractéristique de l'œuvre plagiée. Un élément est dit caractéristique, s'il est marqué par la personnalité de l'auteur et s'il apparaît comme vraiment original. Dans ce cas, il est protégé par la loi.*

*(...) le juge n'est pas dupe d'un recopiage habile, comportant des variantes non significatives et uniquement destinées à masquer le délit. La loi ne protège donc pas seulement l'expression littérale.*

*Il faut toujours aussi s'interroger sur le caractère intentionnel de l'emprunt (...) De plus, le juge ou le critique littéraire s'intéressent à la manière dont l'auteur insère l'emprunt dans son œuvre : l'a-t-il clairement signalé comme émanant d'un autre auteur (des guillemets pour la citation, une indication plus ou moins codée pour le pastiche, la précision du nom de l'auteur pour la référence ou pour l'hommage) ou, au contraire, l'emprunt est-il occulté, habilement présenté comme émanant de l'auteur lui-même ?*

*Le juge, en effet, se doit d'apprécier la contrefaçon d'après les ressemblances avec l'œuvre plagiée et non d'après les différences.*

Si vraiment le juge applique ces principes, j'aurais de quoi gagner douze procès. Pour ne pas abandonner le terrain à la crapulerie médiatique, pour lutter contre l'omerta, je finirai peut-être par aller en justice. Ce qui ne m'empêchera pas de finir mon travail et d'en faire un livre. Si je mourais avant, l'infâmie est déjà révélée dans *Forêt profonde*, un livre qui lui ne mourra pas, et porte en lui, en même temps qu'un dévoilement précis de la pourriture du temps, la parole propre à rendre la vie.

## C'EST MAINTENANT QU'IL FAUT RENDRE VRAI

Le consortium Sad Tod. Eux qui prétendent dénoncer le nihilisme, etc. Rien ne peut être plus pénible en ce monde que d'avoir vu leur cloaque. Vous ne savez pas ce que c'est. En préparant un peu le travail pour l'avocat, je retourne au livre de H pour retrouver les numéros de pages, etc. Et j'ai envie de vomir. J'ai vécu cette scène que je raconte dans mon livre, cette scène devant une porte, où je fais mention d'une voix de mensonge, d'un anéantissement et d'une envie de témoigner. H n'était pas là, que font donc chez lui, dans une scène d'anéantissement, la mention d'une porte, d'une voix de crime, la question d'être témoin ? Que faisaient, l'année dernière, à la dernière ligne du roman d'Angot, les mots que j'entendis et qui me firent descendre dans la rue pour y vomir, ces mots « tout ça est faux », qui sont dans mon livre à un moment-clé, ainsi qu'est dite dans mon livre l'obsession-clé d'un rendez-vous ? Angot n'était pas là, je ne la connais pas, comment a-t-elle choisi ce titre, « Rendez-vous », et ces derniers mots, « tout ça est faux » ? Bien sûr il s'agissait là de pur hasard, je ne fais que divaguer, imaginer... Dans quel intérêt aurait-elle accepté de trafiquer un peu son livre, ne serait-ce qu'avec ce titre et ces derniers mots ? Où va-t-on sur cette pente ? N'est-elle pas extrêmement raide, qu'un an après voici un *Cercle* vicieux de cinq cents pages entièrement contaminé par le trafic d'être ? Consortium Sad Tod, vous ne savez pas du tout évoluer parmi les avalanches, vous êtes complètement à

côté de la plaque, vous ne voyez pas le réel, vous me prenez pour une rêveuse idiote peut-être, mais lisez au début de ma *Chasse amoureuse* ma description de ce qui arrive aux cinglés qui se lancent dans l'avalanching, ma poésie n'est pas éthérée ni vaseuse comme la vôtre, je suis dans la vie, je respecte la vie, je connais les dangers et je sais prendre les risques qui comptent, contrairement à vous.

Allons, vous voyez bien que je suis folle, qu'est-ce que je raconte, qui pourrait être assez empêché de soi pour vouloir introduire ses mots dans les livres des autres ? Qui pourrait accepter de se prêter à de telles manipulations perverses et cruelles, d'autant plus perverses qu'elles seraient faites pour blesser et narguer une personne, moi, qui leur est étrangère ? Ah, madame, messieurs, vous critiquiez *Les Bienveillantes* ? « On n'a pas le droit d'écrire ça », etc. Mais que feriez-vous vous-même dans un contexte historique qui permet la libération du pire de l'être, que faites-vous maintenant, êtes-vous, ou non, de ceux qui se vendent au système, se vautrent dans l'envie d'anéantir autrui, acceptent les plus inavouables compromis par vanité, intérêt matériel et perversion abjecte ?

Je vois une ou deux bonnes âmes, chez Ass [le blog de Pierre Assouline], une ou deux âmes satisfaites d'elles-mêmes, qui, après m'avoir lynchée sans procès il y a quelques jours, jouent les justes en commentant une note consacrée à « celui qui n'était pas Dreyfus ». Tous dreyfusards, n'est-ce pas, on est entre gens bien, on ne se précipite pas à condamner un innocent par désir de conserver l'ordre en place, on aime les juifs, bien sûr, c'est très mal de ne pas aimer les juifs – mais savez-vous, messieurs-dames, qu'il y a un autre sens au mot juif que « homme de confession juive », de

même qu'il y a un autre sens au mot « nègre » que « homme à la peau sombre », savez-vous qu'est votre juif tout homme que vous condamnez parce qu'il est en position de faiblesse, que vous condamnez pour délit de verbe ? Ma sale gueule vous crache à la gueule.

Un procès ne m'apprendra certainement pas comment H a procédé, s'il était seul ou non. En feuilletant son livre je trouve encore d'autres paraphrases, d'autres motifs dont je n'ai pas parlé. Il s'est livré à ce sale gros boulot, il s'est pavané avec son faux livre et s'est rendu complice de l'occultation de mon livre vrai, après m'avoir spoliée il a menti comme la sale bête qui l'habite en me faisant passer pour folle et méchante alors que malgré ma découverte de son pillage je lui avais parlé avec amabilité. Le temps de l'amabilité est passé, il ne pourra revenir qu'une fois rétablies la vérité et la justice. Celles que je peux établir par mes mots en mon âme et conscience, et celles que je peux demander devant les hommes, peut-être.

À VENDRE, ÉCRIVAINS AYANT DÉJÀ BEAUCOUP SERVI, MAIS  
POUVANT ENCORE SERVIR

Je ne serai pas, ce soir, des 500 fillettes qui iront déguster les petits fours de Matignon en échangeant ronds-de jambes et combinettes. Je ne monterai pas non plus dans le wagon pour Brive, samedi, où des écrivains en troupeau, gavés de cochonnailles et imbibés de vins, se vendront comme bestiaux à la foire, docilement exposés aux regards des chalands et des amateurs de ménagerie humaine.

*« Éminents Académiciens,*

*Vous me faites l'honneur de me demander de fournir à l'Académie un rapport sur mon passé simien.*

*Je ne saurais malheureusement déférer à cette invitation telle que vous la formulez. »*

Franz Kafka

## OSÉE, PROPHÈTE

« Elle utilise la littérature comme peu de gens osent le faire », a-t-on dit de moi.

*... et ce n'est pas fini...*

## PASSÉ SIMIEN, PROCESSUS ET SACRIFICE

*« C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité ».*

Pascal, en exergue de *Achever Clausewitz*, livre de René Girard, qui dit :

*Il visait à éclairer ce qu'on appelle le processus de l'humanisation, ce passage fascinant de l'animalité à l'humanité, il y a de cela des milliers d'années. Mon hypothèse est mimétique. C'est parce que les hommes s'imitent plus que les animaux qu'ils ont dû trouver le moyen de pallier une similitude contagieuse, susceptible d'entraîner la disparition pure et simple de leur société. Ce mécanisme, qui vient réintroduire de la différence là où chacun devenait semblable à l'autre, c'est le sacrifice.*

## OPÉRER

J'ai lu hier soir, fascinée, le livre que Dominique Autié m'a envoyé, suite à une assez longue et dense conversation téléphonique, dont le moment le plus intense fut celui où, abordant la question du pouvoir des mots, de la langue, nous nous sommes trouvés face à l'indicible. L'indicible évidence de la Vérité même, du Dieu réel, soudain manifesté parmi le peuple de paroles tâtonnantes qu'échangent ordinairement les humains.

Au bout de ce que l'on ne peut dire, se trouve ce que l'on peut écrire. Au bout de ce que l'on ne peut écrire, se trouve ce que l'on peut vivre. Au bout de ce que l'on ne peut vivre, vient, faisant autour de soi le silence, une parole.

La machine de celui qui a voulu vous détruire la parole, il faut la détruire, et je fais ce qu'il faut.

Ce livre de Dominique Autié, *Le Cabinet du naturaliste*, a paru en 1988 aux éditions Clancier-Guenaud. Il est constitué de cinq nouvelles qui fonctionnent sur le mode de l'envoûtement, et dont chacune est précédée d'un court texte en forme de sidération. Le lisant, je pensais un peu à Kafka et un peu à Borges, mais Autié a une parole bien à lui et c'est la première force et la première qualité de son livre. Jamais on ne le surprend à emprunter les traces d'autrui. Marcheur discret mais vrai marcheur, il se fraie son propre chemin dans le champ symbolique, et je l'ai suivi sur ses pistes dans le même silence qui accompagnait nos pas lorsqu'enfant j'allais avec mon père, à l'aube, par les marais déserts, épier les signes de vie que son fusil de chasseur

aimant viserait sans les tuer. Et de même que, d'un geste soudain et précis, cet homme jeune, du bout de son arme, révélait à mes yeux le lièvre ou l'alouette, sans pour autant accomplir l'acte qui détruirait leur mouvement, Autié pointe pour son lecteur la distance, insensiblement tremblante dans les lueurs du petit jour, entre l'œil et l'objet de sa chasse.

## MON MANTEAU COUVERT DE SANG

« Coup de feu raté », pétard mouillé, vain précipité, ou, ainsi qu'il se disait dans ma note intitulée *Sous la loi sadienne*, lourd passif exposé du « consortium Sad Tod », mal-joui du sadique, à savoir le système en place. Mal-joui, suintement par la faille dans la façade du système, tout près de s'écrouler.

*Le calme d'avant quelque chose était tombé. Il faisait froid, je frissonnais de fièvre. Je me suis efforcée de rester très attentive, je voulais tout voir. Je regardais les brindilles au bout du bout des branches, aussi tendues que moi, je regardais au-delà des faîtes des arbres, dans la trouée. Et soudain j'ai vu arriver au galop le ciel de neige, suivi de ses blanches armées. Déversée de partout elle est venue, dansante, voluptueuse.*

*(Forêt profonde)*

## TORO !

Quant à moi je torée, et s'il m'arrive trop souvent de repartir sans les oreilles ni la queue, en tout cas je ne descends pas dans l'arène pour y virevolter face à rien. L'homme qui se moule et fait le beau dans un habit de lumière aggrave sa misère et sa vanité s'il ne prend le risque du face à face avec la bête. Le taureau est bel et bien dans mes pages, on sent assez son odeur. Il se peut qu'il soit plus fort que moi, mais au moins je ne me défile pas, je l'affronte et je le donne à voir.

Il en va tout autrement pour l'espèce des écrivains qui se mordent la queue et produisent du discours sans queue ni tête, semblables au « lombric de Möbius » du *Cabinet du naturaliste* de Dominique Autié. Dans cette histoire un enfant, s'imaginant que le ver de terre est doté d'une tête à chacune de ses extrémités, décide de réparer cette erreur supposée du Créateur en plantant un clou au milieu du corps de l'animal, afin de lui permettre de se scinder en deux.

*Non seulement il n'en fut rien, mais au fil d'un temps qui me parut une éternité, le ver s'épuisa, perdit de sa nervosité, se raidit. Jusqu'à ce qu'il s'abouche, formant un huit presque parfait. Ce baiser de la mort annonçait-il une nouvelle soudure, le stade où l'aberration accède à sa dimension d'absolu, de modèle métaphysique ?*

Ce court texte introduit la nouvelle qui donne son nom au recueil, et dans laquelle un jeune employé de bureau, assez brillant esprit et grand tueur de mouches devant l'Éternel (ces mouches qui viennent de la proche

boucherie), finit par révéler le secret de sa vie, entièrement organisée autour d'« êtres » factices, de ses oiseaux mécaniques à sa femme mannequin (un peu comme la poupée sexuelle de silicone, dans mon roman *Satisfaction*).

Le naturaliste aujourd'hui n'est pas un disciple de Zola, mais un écrivain qui empaille la parole d'autrui pour en garnir sa maison close, par impuissance et peur du verbe vivant, habitation à ciel ouvert du vrai poète. Depuis mon premier roman, avec sa scène centrale de la douche, écrite en réaction contre celle de *Psychose*, je n'ai cessé de lutter contre l'esprit d'empaillage (on se souvient que l'assassin d'Hitchcock vit avec sa mère momifiée), cette perversion morbide d'une humanité de plus en plus séparée de son Être, cette humanité *réfrigératrice*, comme il est dit dans *Forêt profonde*.

## L'ENFANCE DU DROIT

Au lieu d'aller au tribunal, j'aimerais bien aller voir saint Louis, sous son chêne, avec H. Même si par malchance il se trompait, s'il ne me rendait pas justice en ce monde, au moins ce serait beau. Je rentrerais par les bois, contente quand même d'avoir dit ce que j'avais à dire, et je cueillerais un grand bouquet de lys, comme il y en a dans la forêt du versant d'en face, chez moi à la montagne, et peut-être des loups m'escorteraient, comme ils ont escorté l'abbé Peyramale, une nuit dans la grande forêt au-dessus de Lourdes, quelque temps après qu'il avait reçu témoignage de l'autre monde, par l'enfant à la Vierge.

## AUJOURD'HUI C'EST LA SAINT JUDE

*Malheur à eux ! Ils ont suivi le chemin de Caïn ; il se sont livrés à l'erreur pour de l'argent... Ils sont comme des nuages emportés par les vents et qui ne donnent pas de pluie. Ils sont pareils à des arbres qui ne produisent aucun fruit, même en automne, et qui, une fois déracinés, sont doublement morts. Ils sont semblables aux vagues furieuses de la mer, ils projettent devant eux l'écume de leurs actions honteuses... ils tiennent des propos orgueilleux et flattent les gens par intérêt... évitez tout contact même avec leurs vêtements tachés par leurs passions humaines.*

*Jude, Des hommes à la fausse parole*

« CETTE ENTRÉE N'ÉTAIT FAITE QUE POUR TOI »

*Plus rien, calme, forêt profonde.*

Franz Kafka, cité dans mon livre *Nus devant les fantômes, Franz Kafka et Milena Jesenska*

J'avais oublié ces mots de Kafka. Je ne peux citer un poète, je ne peux citer Kafka que si Kafka est en moi. Il est en moi. Je ne vais pas chercher dans ses livres quelques ornements pour mes livres, il entre dans la combinaison de lettres qu'est mon corps. Qui joue au dissecteur dans ma chair littéraire souille mon sang. Écrire vient de soi. Source qui vient de loin, va loin, arrive de toujours, va partout.

Milena à Ravensbrück, parlant par ma bouche : "En général toutes les femmes fortes, celles qui résistent à la loi du camp, finissent par être persécutées par la masse des faibles qui ne supportent pas le spectacle de leur courage et de leur intransigeance et, par contraste, celui de leur propre indignité. Malgré mon franc-parler, j'ai la chance d'être respectée par la majorité des détenues. Elles m'ont d'ailleurs donné des surnoms affectueux, comme "Zarewa", la souveraine. C'est peut-être l'effet de ce que j'ai appelé, il y a bien longtemps déjà, "l'art de rester debout"..."

Comme je suis incapable d'obéir à la lettre au règlement, il m'arrive de provoquer la stupeur, ou la fureur, des SS. (...) Les sadiques qui ont tout pouvoir sur nous déchaînent volontiers leurs instincts pervers sur les plus affaiblies, mais reculent souvent devant le courage."

## PAINS

Quand on vous offre partout de la nourriture insipide, il est vital de dénoncer les conditions de production.

De regarder en face qui prend l'être pour un mouton, et la lettre pour du foin à pâturer ; de révéler l'erreur ontologique, essentielle.

Dire que si vous êtes juste, si vous êtes, il n'y a nul écart entre la lettre et la vie.

## JETS

Trois jours. Les enfants viennent de partir, ils rentrent mardi soir. J'ai trois jours pour écrire le micro-roman [il s'agit de *La Dameuse*] auquel j'ai pensé hier soir, inspiré par cette affaire de pillage de mon âme. Je raffole de ce genre de défi. J'ai écrit *Sept nuits* en sept jours il y a trois ans, alors que j'étais sans domicile et sans argent à Paris, seule, dormant sur un canapé dans des bureaux vides. Il s'est vendu par centaines de milliers à l'étranger, si bien que je peux me payer un avocat toute seule, maintenant. J'ai appris hier que le pays splendidement sauvage où j'ai grandi, la pointe du Médoc, était menacé par l'installation d'un port méthanier, ce pays vendu à l'insu de ses habitants, fonds de pension américains à l'arrière-plan – et ma détermination a redoublé. Je publierai cet essai qui s'écrit en partie ici, j'écrirai ce roman dont je viens de jeter les premières lignes dans un cahier, je ferai ce procès : de toutes les façons possible je démystifierai ce système, j'apporterai ma pierre à l'écroulement de la façade, à la libération de la nouvelle vie.

## MALGRÉ LA NUIT

J'ai eu tort de sous-estimer ma blessure, au début. J'ai voulu faire ma désinvolte, comme ceux qui aujourd'hui me font la morale en prétendant qu'être plagié n'a pas d'importance. D'une part ils ne savent pas tout le fond de cette histoire. D'autre part ils ne savent pas ce que c'est, de vivre complètement par et dans la littérature. Leonello, mon éditeur chez Laffont, lui, l'a compris tout de suite. Je l'ai vu l'autre jour, ce n'est pourtant pas lui qui a édité mon dernier roman, mais sans avoir rien lu sur ce sujet il m'a tout de suite fait confiance (comme Roger Grenier, au tout début – ces gens me connaissent et savent que je n'agis pas en mauvais esprit), et m'a aussitôt assuré de son soutien, « je sais ce que c'est, m'a-t-il dit, j'ai déjà vu ça, on a l'impression d'être violé, n'est-ce pas ? » Il m'a renouvelé ses vœux de courage, m'a proposé de m'aider à trouver un autre avocat si celui qui examine mon affaire ne voulait pas s'en charger (j'aurai sa réponse en ce début de semaine).

Oui, et j'étais même morte. C'est pour ça aussi, que je n'ai pas réagi tout de suite. Quand j'ai senti qu'Alina Reyes était morte, au printemps dernier, je ne savais pas encore qu'on s'était livré au pillage dévastateur de mon œuvre, mais mon œuvre le savait. La langue sait, parce qu'elle est Dieu.

J'ai essayé de trouver une façon détournée de protester contre ce qui m'avait été fait, parce que je n'arrivais pas à le reconnaître directement. C'est comme ça que l'eau va de la source à l'océan : si elle trouve un barrage

sur son chemin, elle se faufile par d'autres côtés, en plusieurs ruisselets s'il le faut, puis elle se rassemble et va.

L'un de mes fils me dit : beaucoup ne peuvent pas te comprendre, ce dont tu parles et qui est ta vie, n'est pas vivant pour eux. Mon œuvre est comme mon corps, voilà ce que je dois faire comprendre – pas plus séparée de moi que je ne le suis de mon corps. Mon corps n'est pas intouchable, je peux être généreuse de mon corps, je suis ravie si on s'en inspire, mais on ne peut pas le disséquer ainsi pour le greffer ailleurs par petits morceaux, c'est exactement pareil avec mon imaginaire, mes mots.

Tout ceci est d'autant plus difficile que je connais ces personnes, H et surtout S, qui fut mon éditeur. Pourquoi m'a-t-il ou m'ont-ils fait ça ? Pourquoi, ensuite, m'ont-ils opposé ce mur de mutisme, me contraignant à aller en justice pour espérer obtenir d'eux une réponse, même indirecte ? Pourquoi ce déni en eux de ma personne, relayé par la presse ?

La première journée est passée, un tiers de mon micro-roman est écrit, impeccable pour l'instant dans sa densité, comme *Le carnet de Rose*, *Sept nuits*, *L'exclue* ou *Le boucher* – impeccable sensation d'écrire ainsi, à jets continus, de façon exclusive, tout donner en quelques jours, sans laisser le temps au bavardage de jamais venir diluer la parole, ce qui est presque impossible à éviter dans un gros roman. Oui, ainsi qu'il est dit dans *Forêt profonde* à propos de l'accident de l'enfant, à la fin, la douleur et son caractère incompréhensible ont vraiment besoin de la fiction, pour libérer une lumière de la nuit.

## L'AMOUR EN SON PROCESSUS

La deuxième journée prend fin, et je suis en train d'écrire la fin du deuxième tiers de ce petit roman commencé hier. Demain je le termine, après-demain je m'occupe de lui choisir un éditeur.

La libération de la parole est chaque fois une expérience physique nouvelle et passionnante. Cette fois, impression de tirer sur un long ruban de la largeur de ma langue, de le dérouler à deux mains depuis le fond de ma gorge. Il vient, il faut juste un peu de courage et de droiture pour ne pas le lâcher ni le briser, c'est-à-dire pour rester fidèle à ce qui vous le donne. Comment se fait-il que la vie soit si fantastique ?

## CRÉER

Voilà, je viens d'écrire le dernier mot de mon petit roman presque parfait. Il ne me reste plus qu'à le transposer, en le corrigeant et en l'augmentant un peu, du cahier à l'ordinateur. J'aime écrire à un rythme soutenu, mais à ce point, c'est la première fois. Comme le rappelait Arrabal au procès de Houellebecq, c'est beaucoup ce qu'un artiste doit souffrir, pour créer. Mais c'est beaucoup aussi la joie qu'il prend, à créer. Combien de siècles ai-je dû vivre, pour pouvoir écrire d'un coup ces quelques dizaines de pages ? Je la sens encore partout dans ma chair, cette joie que je viens d'extraire de moi comme d'une mine. Mais je la sais toujours tapie au creux de ma poitrine, la mort qu'il m'a fallu et qu'il me faut connaître, pour trouver au fond d'elle quelque chose de vivant à offrir.

CEUX QUI NE SAVENT PAS QU'ILS NE SAVENT PAS CE QU'EST  
L'AMOUR

Cette nuit je suis vraiment préoccupée, je voudrais que tout ceci ne soit jamais arrivé ni à H ni à moi. Je voudrais mettre de l'ordre dans ce qui est douloureux pour le rendre clair et donc le changer en quelque chose de bon, mais cette nuit il semble que ce ne soit pas à ma portée, j'ai mal dans ma chair et on dirait que ça ne fait que s'aggraver. Je voudrais dire qu'il faut de l'agapè pour prendre les mots, sinon c'est se mettre avec la mort. Je voudrais bien qu'il me dise comment il a fait ça, comment il a pu le faire. Il a fallu qu'il me méprise, je crois. Ne serait-ce que pour ne pas penser à la réaction que je pourrais avoir. Ce n'est pas tellement moi que je sens méprisée dans cette histoire, c'est l'être humain. Ce n'est pas seulement la question du pillage, c'est cette question : comment peut-on faire ça à quelqu'un dont on sait qu'on sera lu ? Comment peut-on faire ce mal redoublé à l'autre, et à soi par la même occasion ? Qu'est-ce que c'est que cette perversion ? Comment n'a-t-il pas pensé, lui qui se targue de penser, la portée négative d'un tel acte, négative y compris pour lui ?

Je n'ai parlé qu'une fois avec lui, tout s'est passé dans un registre poli et agréable, rien qui puisse laisser imaginer une telle suite. Un après-midi, au printemps 2005, nous nous sommes retrouvés dans un café. Pour parler notamment de la tapisserie de la Dame à la licorne, sur laquelle il venait de publier un petit essai, et qui constituait la trame de mon roman paru l'année précédente, *La chasse amoureuse*. La conversation a été tout à fait cordiale, quelques jours après je parlais de lui dans mon journal en ligne,

voici ce que je disais :

*Barèges, 1<sup>er</sup> mai 2005, 17h*

*Presque tout ce qui se dit, y compris ce qui se dit de plus « savant », se dit sans savoir. L'être humain peut dissenter à l'infini sur ce qu'il ne connaît pas : voilà où son langage creuse la fosse de Babel, la faille qui sépare connaître dans sa chair et dire. S'il ne vient de la chair, le verbe crée, entraîne et perpétue le mensonge et la justement nommée malédiction.*

*Le poète, parlant depuis sa chair, dit la vérité. Ne l'entendent que ceux qui l'ont connue, ou du moins approchée.*

*« La jouissance continue ; c'est devenu un art d'en capter le passage au cœur du temps, un art minutieux et difficile, qui s'accomplit dans l'improvisation », écrit Y H dans son beau livre autour de la dame à la licorne, « À mon seul désir ». Oui cher Y, je sais de quoi tu parles, je comprends tes phrases comme si je les avais écrites moi-même. Et je sais gré à tous ceux qui essaient de dire l'indicible émerveillement, au risque d'être moqués, dans un monde où il est plus payant de se complaire dans l'ordinaire nihiliste.*

Cependant je sais qu'une autre fois j'ai critiqué, toujours dans mon journal en ligne, le fait qu'il m'avait dit que pour lui la vie prenait sa source dans l'art – par exemple qu'il allait au musée pour que la vie, de terne, devienne belle ; et que la vraie vie, ainsi que l'amour, n'avaient pas du tout la beauté que l'on pouvait leur donner dans les livres. C'était une conversation que nous avons eue dans ce café, j'avais alors eu la sensation d'un fossé terrible entre nos deux conceptions.

Moi, lui avais-je dit, je trouve que l'amour est beau "en vrai", je trouve ma joie dans la vraie vie, je la trouve belle et c'est à partir de sa beauté que je peux créer.

Je disais qu'à mon sens l'art et la vie prennent leur source dans la vie, qui est elle-même la beauté, l'amour.

En fait je réaffirmais, sous une autre forme, ce que je répète souvent, ce qui est ma foi absolue, à savoir ce que je disais aussi au début de mon journal de ce jour-là, je répète tout le passage parce que la plupart du temps on lit trop vite et il faut sans cesse répéter, je le répète donc et vous allez tout de suite voir qu'il s'agit là aussi de toute la différence entre une littérature qui « pâture » (puisque tel est le terme d'H) un terrain extérieur, et une littérature qui procède de soi, de la vie en soi :

*Presque tout ce qui se dit, y compris ce qui se dit de plus « savant », se dit sans savoir. L'être humain peut dissenter à l'infini sur ce qu'il ne connaît pas : voilà où son langage creuse la fosse de Babel, la faille qui sépare connaître dans sa chair et dire. S'il ne vient de la chair, le verbe crée, entraîne et perpétue le mensonge et la justement nommée malédiction.*

Quand nous croyons entendre la vie dans une telle littérature, nous avons simplement un problème d'oreille. Il ne faut pas croire que tout ce qui a l'air de sonner bien sonne juste. Le faux est tellement partout, notre temps chante si faux que beaucoup ont des problèmes d'oreille, il faudrait se promener toujours avec un diapason. Joyce ne « pâture » ni ne pille Homère, il l'embrasse avec amour, et son œuvre est un enfant de l'amour, son œuvre est vivante et Homère est heureux. (Je sais ce qu'il y a dans la tête d'Homère,

il me l'a donnée à manger, un jour, en rêve). (Peut-être reviendra-t-il, maintenant tout va mieux, je peux aller dormir pour accueillir la beauté de la nuit).

## COMMENT LES ENFOIRÉS SERVENT LA SOUPE POPULAIRE

La standardisation de la littérature par allégeance au marché, son formatage par la presse et les prix littéraires, conduisent au développement galopant d'auteurs de prêt-à-lire, écrivains qui songent avant tout à répondre à la demande. Les plus fortunés ont des larbins, les autres se font les larbins d'eux-mêmes, qui guettent la « tendance » et ramènent d'Internet, de la presse, des livres des autres, etc, toutes sortes d'échantillons qu'ils pourront exploiter dans le but de mieux vendre leurs produits.

D'où, par exemple, ce merveilleux aveu de YH, qui dit avoir voulu réaliser dans son dernier roman *l'extension du domaine de l'érotisme*. Voilà, on mixe des formules qui sont dans l'air du temps (ici *l'Extension du domaine de la lutte* de Houellebecq), ça devient tellement une seconde nature qu'on en tire même fierté, cette espèce de fierté que peuvent avoir les femmes d'avoir toutes acheté des bottes ou des mules à talons au moment où les magazines de mode prescrivaient les unes ou les autres.

C'est ainsi encore, mais on n'en finirait pas de donner des exemples, que Philippe Sollers, lors d'une interview, voulant parler de ses lecteurs, dit « mon public ». C'est cela, oui, il s'agit de plaire au public, donc de se faire publicitaire. Il s'agit de le faire consommer, quitte à lui faire avaler de la merde ou des courants d'air.

Pour cela il faut commencer par posséder les créateurs eux-mêmes. Pourquoi je ne vais plus depuis longtemps dans aucun salon du livre ni aucune manifestation où se trouvent regroupés des écrivains ? Parce que je

ne supporte absolument pas leurs incessants bavardages et calculs sur les prix littéraires et autres combines pour se placer sur le devant de la scène, obtenir tel avantage de tel éditeur, tel article de tel journal, telle subvention de telle institution publique, etc. Ce petit monde est irrespirable, complètement gâté par ses manigances et sa vanité. Ce milieu qui n'est après tout que la continuation quasi mafieuse du système bourgeois dont presque tous sont issus, et dont les valeurs dominantes ont toujours été le profit et le pouvoir des notables.

Pendant ce temps, la misère artistique, intellectuelle, spirituelle, croît. Encartés à la foire marchande et médiatique, les enfoirés servent à l'étal culturel la soupe populaire. Certains auteurs, parmi les plus singuliers, sont tentés par le suicide symbolique, ils s'égarerent ou disparaissent. Tout s'écroule dans l'universel mensonge. Grande fumée, grand brouhaha. C'est le moment de tendre l'oreille, et d'écouter la langue des oiseaux de l'aurore.

## L'UNIVERS, LÀ-HAUT

Je suis toute en cristaux, en moi, qui ne cessent de s'ajuster, bâiller doucement et laisser filtrer leur eau radieuse les uns dans les autres.

Il y a douze mois, je partais dans la montagne, j'y suis restée complètement seule pendant quatre semaines, dans ma maison isolée, au bord de la grande forêt, sans voir personne, sinon les gens dans la rue du village quand j'y descendais, une fois tous les quatre ou cinq jours, sans internet non plus, n'usant presque pas du téléphone. Heureuse à tout casser, comme à chaque fois. Finissant d'écrire *Forêt profonde*, puis commençant mon livre sur Lourdes, *La jeune fille et la Vierge*, qui va paraître en janvier chez Bayard. J'y serais retournée, maintenant, de nouveau seule jusqu'au retour de mes proches, à Noël, avec mon grand roman-poème en cours, si je n'avais été interrompue par ce qui me mobilise ici.

(Il me fait rire, H, chaque fois qu'il clame sa solitude, et qu'aussitôt après il fricote avec un tas de gens, tout au long du roman. Et il lui faut des femmes pour s'exciter, et il lui faut des mecs pour discuter, et des trucs à regarder, et des trucs à entendre, et toujours essayer de se remplir le vide...! Ah ils ne savent pas, aucun, dans ce petit pays, ne sait la grande solitude, les bergers à la mode d'antan la savaient bien mieux que tous ces écrivains toujours pressés de se faire voir et valoir, la grande solitude d'amour avec l'Être, seul désir vrai de l'homme, que presque aucun n'atteint).

Je crois qu'il neige, là-haut, je crois que l'univers de là-haut est mon seul grand ami intime. Je pourrai peut-être partir dans quelques jours,

une fois tout réglé avec l'avocat. Mais même si c'est impossible, pas de regrets, il n'y a pas à fuir devant ce qu'il faut affronter – c'est l'un des enseignements de la vraie solitude.

Tout ceci que nous faisons ensemble, vous qui me lisez et moi : une autre sorte de roman, polyphonique ; une révélation, encore et encore.

## LES HOMMES

Les hommes ne savent pas s'ils doivent m'aimer, me fuir ou me détruire. Parce que je suis trop libre, et ma parole trop enfantine. Enfantine ne veut pas dire puérile, mais performative. Ma parole peut les faire bander ou leur tendre le miroir, ça les intéresse et ça les inquiète. Mon royaume ruine le mauvais, exalte la beauté.

## RACAILLES

Les bandes de racailles que j'ai vues à plusieurs reprises semer la peur dans les rues ne font pourtant pas autant de mal que les bandes de racailles intellectuelles qui réduisent l'esprit en charpie et par leur système mafieux exposent leur sac à poussière à la Une en le faisant passer pour un coffre à trésor. Celui qui, le visage masqué par sa capuche et le groupe de ses complices autour de lui, m'a craché un jour dans les cheveux, a moins insulté l'humanité que celui qui en cachette a trituré mon âme pour poursuivre son commerce avec la mort avant d'exposer ses ordures bien emballées et de tâcher de les faire bouffer aux humains en leur arrachant des cris de contentement, agissant ainsi en parfaite complicité, intelligence et synchronie avec le système d'oppression contemporain.

C'est un même néant qui habite les jeunes néo-Français déculturés, inemployés et haineux, et la vieille France désélitée, l'esprit bourgeois qui a trouvé le moyen de perdurer en allant s'encanailler à gauche. De la même façon que ceux-là brûlent des voitures par adoration de la société de consommation et tirent sur la police par désir de dictature, ceux-ci brûlent en paroles la société de consommation, eux qui ont toujours consommé, par désir de préservation et de conservation de leur position dominante. Des déshérités acharnés à piller, voilà ce qu'ils sont, les uns et les autres. Des vandales, dont il faut sans relâche révéler l'absurde et mortifère mécanique, la révéler à leurs propres yeux.

## RÉGRESSION

On baisse la tête devant le crime, on tremble devant les criminels. Le journaliste, le citoyen ordinaires s'inclinent au fond de leur boutique devant l'organisation mafieuse de la pensée unique. De bas en haut de la société, ceux qui détiennent un quelconque pouvoir par la force brute de leurs muscles, de leurs armes ou de leur position peuvent s'en servir avec la plus parfaite abjection, nul n'osera réagir qu'en baissant les yeux. C'est une maladie mortelle qui gangrène nos âmes dans tous les aspects de notre vie. Je la dénonçais déjà dans mon roman *Lilith* : ça commence à la crèche, à l'école maternelle. Personne ne veut punir les enfants violents. L'esprit psy, nouvelle religion, qui entend tout expliquer des pires comportements humains et ce faisant finit par tout justifier, cette nouvelle bien-pensance dont toute personne chargée de l'éducation des enfants est imprégnée, ce système de pensée qui a voulu désaveugler Œdipe s'est très perversement retourné en aveuglement tragique de l'homme sur lui-même.

Nous vivons dans une société en pleine régression mentale, dominée par la loi de ceux qui font leurs besoins partout, des êtres malsainement infantiles qui refusent toute responsabilité de leurs actes, qui ne savent exister que dans l'irresponsabilité furieusement revendiquée, tels de tout petits enfants qui terrorisent leur entourage par leurs caprices, leur entourage gagné par cette même maladie qui consiste à ne pas assumer ses responsabilités, à ne pas assumer son être, à céder devant les irresponsables, à ne pas les mettre devant leur responsabilité et ainsi à les empêcher de devenir des hommes, pour ne pas céder la place, très analemment comme il est

dit dans ma *Poupée* ne pas céder la place aux hommes qui doivent suivre, pour demeurer dans le néant, couché devant la bête, lové dans la bête.

Ce dont a besoin un être humain en faute, quel que soit son âge, c'est que soit reconnue sa faute, et qu'il soit traité en conséquence. Sans quoi il ne lui reste qu'à fuir en avant dans la répétition de sa faute, désespérant d'obtenir un regard juste sur ses actes.

## APRÈS MA MORT

Il arrive que vous entriez dans un certain territoire où vous manipulez l'écriture comme Marie Curie les blocs de pechblende.

J'ai dormi vingt minutes. Cette phrase m'a réveillée : « Je crus parfaitement à tout ce qui m'arriva après ma mort ».

Je suis la même, mais changée beaucoup plus radicalement qu'on n'évolue normalement au cours du temps. Je constate que je n'ai plus la même attitude devant la vie, je me sens complètement guidée. En même temps je suis comme en enfance, je me suis mise à prendre des cours de piano, je veux prendre des cours dans d'autres matières, j'ai besoin d'apprendre. Je ne sais pas où je vais mais j'y vais en toute confiance, c'est-à-dire le futur n'a pratiquement plus de sens pour moi, il est compris dans le présent.

Dix jours après ma mort, je suis partie passer les cinq jours autour de la Pentecôte au carmel d'Avranches. C'était la première fois, je n'ai reçu aucune éducation religieuse. Ensuite, au mois de juillet, je suis allée sur l'île de Pythagore, sur l'île de saint Jean, et à Éphèse. À chacun de ces trois endroits j'ai eu une révélation.

C'est au carmel d'Avranches que j'ai été accueillie dans l'Au-delà, et c'est dans ce triangle d'or que j'ai été remodelée en vue de mon retour à la vie. Tant pis pour ceux qui prendront tout cela pour folie, je le dis parce que je le dois, je n'ai pas fini de dire, tout l'inconnu qui est dans la langue.

## DERNIER STADE

Une équipe de télévision venait m'interroger, suite à la contrefaçon de mes écrits. Je la recevais couchée sur le dos, les bras en croix, le corps droit comme une jambe de lettre, couvert d'un lourd tissu violet dans les plis duquel jouait la lumière, les yeux profondément fermés, entrouvrant tout juste les paupières aux moments de parler. Je me suis réveillée en chantant, comme il m'arrive souvent. J'ai ouvert les yeux, de ma porte-fenêtre j'ai vu, sans bouger, la montagne et le ciel également blancs ; un voile de neige fraîche, étincelante, couvrait la couche de neige ancienne. J'ai pensé ces trois mots : Pilate, Judas, le sanhédrin.

Avant de m'endormir, hier soir, j'avais lu un peu la partie de l'*Anatomie de la Mélancolie* de Burton consacrée à la « mélancolie religieuse ». Le dernier stade, après la mélancolie et la mélancolie amoureuse, celui dans lequel notre monde est plongé. Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai tant de chance mais je me sens avec ceux qui souffrent, avec chacun d'eux, je me sens avec chacun d'eux, je me sens comme si je connaissais chacun d'eux et je veux faire le mieux possible pour rétablir la paix du cœur, selon mes moyens.

## CRUCHE

Je fais tellement l'idiote que tout le monde me prend pour une imbécile, et je ne peux pas m'en plaindre, même si c'est parfois un peu agaçant. Je continue parce que c'est très intéressant d'être idiot, essayez, vous verrez. Un monde, des tas de mondes s'ouvrent à vous, si fantastiques que vous en oubliez d'être stupide. Et peut-être même que vous deviendrez bienheureux.

Toute jeune, j'adorais tourner le dos aux lourdauds en leur montrant mon cul, vous savez, le geste qui dit la même chose que tirer la langue, que je pratiquais davantage encore, avec les grimaces - vous vous souvenez, quand vous aimiez en faire ? Vous savez toujours ? (Tiens, ça me rappelle ce photographe qui voulait faire un livre de portraits d'écrivains en leur demandant de choisir une pose significative. Je lui avais dit : d'accord, alors je veux lever ma jupe et montrer mon cul. Finalement ça ne s'est pas fait).

## BIEN-ARMÉE

Certaines personnes avec lesquelles j'avais de bons rapports se sont complètement détournées de moi. Comme je ne leur ai absolument rien fait ni dit qui puisse justifier le début d'une telle attitude, comme ces personnes se sont mises à m'ignorer totalement sans me dire pourquoi, et comme je n'ai pas envie de m'abaisser à le leur demander, je veux simplement dire qu'abandonner quelqu'un sur un jugement superficiel et rapide ou sur la foi de médisances est un comportement parfaitement méprisable.

Tout le monde le sait, voilà à quoi servent les crises : révéler le fond des uns et des autres. La vérité doit être crucifiée, telle est la loi ordinaire des hommes.

En vérité, comme toujours, c'est le temps qui jugera.

## PARLER

La nuit dernière avant de m'endormir je commence à lire Jérémie et je vois qu'il est comme moi, Dieu lui parle à travers tout, je l'ai dit déjà beaucoup depuis longtemps mais je le redis, Tout nous parle et aime que nous lui répondions.

Je ne peux pas me contenter de « faire de la poésie » ou de « faire de la littérature ».

Le mépris des « élites » pour le peuple en France est terrible. Je sais comme tout auteur que la plupart des lecteurs ne perçoivent pas tout ce qui se trouve dans mes livres, mais je sais aussi que leur degré de perception ne dépend pas de leur culture. Des gens très cultivés et « intelligents » manquent souvent complètement une parole, parce qu'ils sont justement trop dominés par leur intellect. Je dis que j'ai compris Nerval, Rimbaud ou Artaud dans mon adolescence bien plus profondément que beaucoup d'intellectuels. Parce que même si je ne comprenais pas tout, je comprenais quand même, j'absorbais la substance, de tout mon instinct. C'est ainsi que certains lecteurs sont plus profonds que d'autres, et si Jésus parlait en paraboles c'est parce qu'il savait que la parole entre dans l'être de cette façon, même quand elle semble demeurer énigmatique ou quand elle cache sa complexité. La parole est un pain, véritablement.

## TOUT DIRE

Divine Enfance. Je peux tout faire, tout jouer, tout être.

## JOUR DE VENT

Voilà quelque temps qu'il en est ainsi, je suis obligée d'en faire le constat : c'est la première fois de ma vie que je me détache ainsi de la littérature. Je ne vais plus en bibliothèque depuis des mois, je n'achète plus de livres depuis des semaines. Je n'ai même plus envie d'entrer dans une librairie. Je ne lis ni ne relis aucun des livres dont je dispose à la maison, sauf la Bible – et encore, pas trop. J'ai envie de lire des choses sur Dieu, c'est tout.

Les écrivains sont trop faux, trop souvent.

Je me dis que c'est maintenant que je sais écrire qu'il faut que je désapprenne. J'ai toujours voulu dire, plutôt qu'écrire. Dire par l'écrit mais dire, dire et non pas faire des phrases. Avant, je trouvais mes moyens trop souvent limités. Mais certains livres, même inaboutis ou maladroits, peuvent produire sur certains lecteurs un effet puissant, s'ils sont sous-tendus par une expérience visionnaire (ce fut le cas pour mon roman *Lilith*, par exemple). Maintenant je commence à me trouver presque trop habile. *Forêt profonde* est encore fort imparfait et il me plaît mieux ainsi. Si je commence à avoir du métier, qu'il ne me serve à rien, ou seulement à le dépasser.

## L'AMOUR EST BLANC

Entre deux rendez-vous, je suis restée assise seule derrière la vitre du café, ainsi que j'adore. Sur le boulevard, en face, à l'arrêt de bus, une affiche disait : « Il y a longtemps que je t'aime », et je me suis demandé pourquoi la comédienne avait un air aussi malheureux avec cette phrase. Peut-être qu'elle aimait ça, être malheureuse. Moi j'aime être heureuse et je le suis.

Ensuite est arrivée Anouk Couvrat, une jeune femme toute sourire, qui a fait une nouvelle mise en scène du *Boucher*. Elle m'a parlé de mon livre avec une grande perspicacité, m'a raconté et expliqué ses choix de mise en scène. La verticalité dans ce texte, de la terre à l'esprit, l'absolu. Le texte souvent slamé. La comédienne habillée en blanc : « Immaculée », a-t-elle dit. Alors je lui ai raconté que je venais de publier un livre sur Lourdes, et que Bernadette, à moment donné, a mangé de l'herbe, à quatre pattes. Instantanément elle a fait le lien avec la fin du *Boucher*, où la jeune femme accomplit le même geste, passant d'une mort symbolique à une renaissance.

En remontant des toilettes, je suis tombée nez à nez avec Fr. Meyronnis. Son nez, il avait eu le réflexe de le plonger bien au fond d'un journal grand déplié, mais moi, debout, forcément je surplombais, donc je l'ai vu quand même. Une jolie scène de cinéma comique, ça m'a donné envie de rire, heureusement parce que ça m'a rendue triste, aussi. Enfin j'étais quand même contente de l'avoir vu, parce que j'ai vu que ça me faisait juste plaisir de le revoir, s'il ne s'était pas caché je lui aurais dit bonjour comme avant tout ça, puis je lui aurais expliqué que je ne nourrissais aucun ressentiment envers

personne dans cette histoire, même j'ai de la peine, c'est vrai que j'ai été très blessée et très en colère, mais vraiment c'est idiot d'en être arrivés là, et ce procès je dois le faire, mais je le fais sans colère maintenant. De leur côté j'imagine qu'ils trouvent que j'exagère, et puis je sais que toute personne qui signe un texte se l'approprie spontanément, même s'il a été écrit par quelqu'un d'autre, des gens qui ont travaillé comme nègres me l'ont dit, une fois le livre écrit le faux auteur est persuadé d'être le véritable auteur.

Evidemment ici nous ne sommes pas dans le même cas de figure, mais j'imagine que les « emprunts », quelle que soit la manière dont ils ont été faits, ont été appropriés très naturellement par Y. H, et qu'il ne se rend pas compte que sans tout cet imaginaire développé depuis toujours dans mes livres, son roman ne serait pas ce qu'il est. Il serait peut-être meilleur, d'ailleurs, parce que plus cohérent, moins factice. Et moi je n'aurais pas été ainsi violentée. Enfin n'en parlons plus, maintenant ce sera au juge de juger, et il jugera bien, quoiqu'il en soit.

## MANGER DE LA BOUE. VIE DU TEXTE ET DE L'AUTEUR

Aujourd'hui j'ai reçu une quatrième demande d'adaptation de *Poupée, anale nationale* au théâtre. (J'ai dit ça quelque part, c'est mentionné sur le site de l'Escabelle : « Poupée, anale nationale » décrit par le biais de manifestations physiques l'univers mental régressif du fascisme et au delà du fascisme de toute tentation de repli, largement à l'œuvre dans la démocratie comme chez le démocrate ordinaire).

En fait, il s'agit de la cinquième jeune femme. La première qui m'en avait fait la demande, dès la publication du roman, avait déjà une bonne carrière et un projet très sérieux, nous nous étions rencontrées et nous en avions parlé, mais je n'arrivais pas à me décider à laisser ce texte monter sur scène, j'avais peur de sa violence sur scène. Nous en avons parlé et reparlé au cours des semaines, mais j'ai fini par faire échouer le projet.

Il faut dire que j'étais aussi méfiante à cause de la première adaptation qui avait été faite du Boucher, au tout début. Ils avaient mis les moyens, grandes affiches partout dans le métro, metteur en scène et acteurs connus ; et la pièce se jouait au Bataclan. Echec total. Non seulement l'adaptation était en elle-même très médiocre, mais le choix de cette salle, avec ses sept cents places, était désastreux. Le soir de la première, la salle pleine d'invités, journalistes et gens de théâtre, s'est trouvée agressée par le texte, que ce traitement rendait impossible à écouter sans avoir envie de fuir ou de ricaner. Ce qui de toute évidence manquait à cette adaptation, c'était l'intimité ; l'intimité du metteur en scène et des acteurs avec le texte ; et

l'intimité des spectateurs avec la scène. Des années plus tard, loin de tout souci m'as-tu-vu, la Compagnie Tandaim réussissait le pari en toute beauté ; une autre jeune troupe, le Collectif Tif, l'a monté aussi de façon très intéressante semble-t-il mais je ne l'ai pas encore vu.

Le temps a passé, et j'ai donné mon accord à celles qui sont venues ensuite me demander *Poupée*. Pour l'instant, je ne suis allée voir que la pièce montée par le théâtre de l'Escabelle, avec Heidi Brouzeng. Même là, il m'a fallu du temps pour me décider à y aller. Puis je l'ai fait, et j'ai trouvé l'actrice excellente, le spectacle très fort. Il continue à tourner et sans doute à évoluer. La façon dont Heidi a habité le personnage, et le rapport de cœur que j'ai eu avec elle après la représentation, m'ont apporté une grande révélation sur cette Poupée.

Je l'ai dit dans *Ma vie douce*, je crois, j'ai écrit ce livre malgré moi, comme si j'avais été un instrument au service de la société, qu'elle puisse se décharger par ma plume de ses saloperies. Je l'avais fait, sachant qu'il me fallait le faire, et sachant aussi qu'ensuite je serais mise à l'écart pour cela. La mise à l'écart, avant de s'étendre et se renforcer au cours des années suivantes, s'est manifestée très vite de manière très violente dans la presse. Certains journaux se sont intéressés au texte, malgré leur visible embarras. D'autres ont prononcé la sentence : il fallait « tirer la chasse » sur moi. D'autres enfin ont usé de leur arme la plus sournoise, le mutisme (mon cher avocat, Emmanuel Pierrat, a beau dénoncer la censure par les tribunaux- et il fut à l'époque chargé de censurer avant publication ma *Poupée*, pour éviter tout procès -, la pire reste tout de même celle qu'exercent à chaque instant les médias, sur tout sujet qu'ils ont choisi de tuer, par le mutisme).

Bref, nous vivons une époque formidable, et ma *Poupée*, par ses voies propres (oui, par ses voies propres, sans marketing), crie et continue sa vie de miroir, d'exorcisme et de catharsis. Sa vie de sacrifice, au service de son peuple.

## DÉLIVRE L'HOMME

*... lorsque Esma Hanim faisait ses prières, ma mère ayant besoin de ses services se mettait à l'appeler du fin fond de l'appartement (...) l'envie d'être méchant mêlée à un sentiment de jalousie (...) l'envie de mesurer laquelle des fidélités de notre domestique, à nous ou à Dieu, était la plus forte (...) il nous incombait, non seulement dans nos propres intérêts mais dans ceux du pays, de faire montre d'une rigoureuse fermeté contre l'attachement excessif à leurs croyances de ces gens « ignorants » que notre statut de possédants, et surtout le fait d'être occidentalisés et « positivistes » nous octroyait le droit de diriger.*

Orhan Pamuk, *Istanbul*

La préoccupation essentielle du moustique à la Faulkner consiste à ravalé sa façade, qu'il a crasseuse de combines, alors qu'il tient à paraître étincelant. C'est même toute sa vie, ravalé sa façade. Puisque c'est tout ce qu'il a, planté dans son néant. Ravalé ses coulevres, avaler et ravalé le sang des hommes, donner à voir une façade ravalée, pour faire croire au château. Les stupides s'entrepiquent, mais leur nourriture ils la trouvent en exploitant le corps des habitants du château, ces derniers qui seront les premiers et qu'ils veulent obstinément asservir, leur bourdonnant aux oreilles et leur suçant le sang. Mais les moustiques meurent, meurent complètement, tombent en poussière définitive.

Et je lis bien, ami, Isaïe et les Psaumes guérisseurs.

*Que tes œuvres sont grandes, ô Eternel ! Que tes pensées sont profondes ! L'homme stupide n'y connaît rien...*

J'écris des livres, j'invente une parole que je prends à ma propre source surgie à la Source, qui a commencé d'agir dès le début par le monde ; armée par l'Eternel je ferai voir Son visage, tel qu'Il me le montre, et délivre l'homme.

## GÉOMÉTRIE DU BONHEUR

Les mains tendues devant moi, paume contre paume, s'écartent, ouvrent les bras, les entraînent à fendre en puissance et douceur l'eau de l'océan splendide qui glisse sur mon corps qui suit, encore, encore... J'écris.

## MOMENTS D'INTENSE POÉSIE

Je suis si étonnée moi-même de la poésie qui jaillit de quelques-unes de mes phrases, venues toutes seules, que souvent je m'arrête d'écrire pour me retourner vers elles, les dévisager. Chaque fois le monde s'ouvre et se déplie, éventail déployant ses petits miracles.

À cause de tous ces arrêts que je dois faire pour contempler le mystère, et pas seulement celui de quelques-unes de mes phrases, le mystère qui se présente à moi jour après jour sans jamais m'abandonner, je n'avance pas très vite ; mais quand je me remets à écrire c'est chaque fois dans une parfaite facilité, une idéale fluidité.

Quand je me sens fatiguée, je pense à qui me donne du courage.

## AU SANG ET AUX OSSELETS

J'écris tant que le coin de mon majeur droit est marqué du sceau du stylo, une petite dépression rouge circulaire. Et je sens toutes mes vertèbres, et mes phalanges. Dire qu'il va falloir retranscrire tout ça à l'ordinateur, ensuite. Ça ne fait rien, je préfère tout confier d'abord à mon cahier, avec l'encre qui coule comme directement de ma chair.

## ANIMAUX

Hier j'ai écrit une petite prière, même pas en pensant à moi, pour les hommes en général, et voilà qu'ensuite l'écriture s'est mise à tomber sur mon cahier en abondante, longue et chaude pluie d'été.

Je travaille à deux textes en ce moment, celui que j'écrivais hier je vais le terminer bientôt et ensuite je pourrai me consacrer (presque) entièrement à mon grand poème. Presque, car j'ai toujours d'autres petites choses à écrire, des articles, le texte pour l'expo de Sophie Bassouls, etc, et les petites choses, il faut les écrire avec le même amour.

Hier soir je voulais relire, pour la fraîcheur, un texte de *Ma vie douce* dans lequel la narratrice est suivie toute la nuit par un loup qui la rejoint au matin et qu'elle caresse. Mais le livre est parti chez le juge, je n'en ai pas d'autre exemplaire ici. Il y a aussi dans ce livre des rêves avec des loups, mais en général les loups sont moins mauvais que les chiens, dans mon imaginaire. Quoique « mes » chiens peuvent être aimables aussi, car j'ai eu de grands chiens que j'ai beaucoup aimés. Dans *Forêt profonde* la narratrice est l'amie des loups ; il y a comme toujours dans mes livres des figures de chiens diverses. Les grands dogues de Signore, nommés Libido et Volupté (Sarane Alexandrian m'a dit un jour que c'était le nom des chiens de Brigitte Lahaie, à la campagne où elle habite en gentleman farmer). Le huskie du promeneur inquiétant dans le parc des Eaux-Vives à Genève. Le chien du clochard. La gueule d'un berger allemand dans la Seine gelée. La tête de chien cousue dans un ventre d'homme, pendant la guerre. Le rottweiler qui s'accroche au dos

de la narratrice... Les chiens ont bien sûr cette faiblesse d'appartenir aux hommes...

Mais il y a beaucoup d'autres animaux dans mes livres, et notamment dans *Forêt* la chatte Mi-Ti et ses réincarnations, la jument Babette, le petit chevreuil « agneau de Dieu », l'ours... d'autres encore.

Et surtout, toujours (sauf en Enfer), des oiseaux, toutes sortes d'oiseaux. Mais les oiseaux sont-ils des animaux ?

J'ai hâte de retrouver mes montagnes, ma forêt. Je vous aime.

## PRINTEMPS SUR LA TERRE

J'ai mal à la colonne vertébrale, à force de taper mon manuscrit. Et je n'ai pas terminé. Ni la retranscription à l'ordinateur, ni le texte lui-même, qui sera plus long que je ne pensais. J'ai tant à dire, et je veux tant que cela serve. Mes vertèbres sont contentes de participer.

Cet après-midi j'ai tout de même pris une heure ou deux pour aller goûter le soleil au jardin des Plantes, humer l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, regarder les ribambelles de petits enfants dans les allées, regarder les jardiniers avec leurs mains pleines de terre et leurs brouettes, regarder les arbres en fleurs et en bourgeons, les massifs plein de fleurs éclatantes, le ciel bleu, les nuages blancs, dans les allées les vieilles personnes toutes légères de temps passé, les perspectives élégantes soulignées par les bâtiments aux frontons desquels on peut lire d'aussi beaux mots que PHANÉROGAMIE, voir tourner le manège désuet des animaux disparus, observer les oiseaux et les entrecroisements des branches dans le ciel, enfin tout ce qui nous est offert, avec une grâce à renverser les nations, et je ne sais pas moi-même ce que je dis en l'écrivant, mais c'est ainsi que ça me vient.

Je suis passée à la bibliothèque Buffon, où j'allais très souvent jusqu'à la fin de 2007. Mais non, je n'ai pris aucun livre. Les Écritures que j'ai à explorer me suffisent très amplement, je suis retournée au jardin. Je suis très heureuse, j'ai l'impression que des brassées de fleurs me sortent de la

poitrine à chaque respiration, me sortent de partout du corps, épiphanies du ciel qui vient se réjouir avec nous du printemps sur la terre.

## VIE

Ce que j'écris me donne la vie à mesure, une vie intense et irradiée comme jamais auparavant (où j'étais pourtant fort vivante). Si, comme j'y parvenais dans l'érotisme, mes lecteurs ressentent la vibration qui m'anime là aussi... Oui, je crois que oui, c'est possible, et mieux. Souvent j'en tremble d'excitation, de gratitude, de joie, d'être en train d'écrire cela, d'avoir à écrire encore cela que je sais, et cela que je ne sais pas encore mais qui viendra en écrivant.

Merci à celui qui sait, et me donne à donner. Il faut tant d'amour pour la donner, la vie.

## ET TOUJOURS, ÉCRIRE...

... Le texte auquel je travaille en ce moment, je pensais qu'il ferait une trentaine de feuillets, j'en suis déjà à 82, et je vais devoir y travailler encore jusqu'à la fin de mon séjour ici. À force d'écrire j'ai les yeux qui brûlent, mais c'est une grande joie sauvage d'aurore.

\*

... Je suis un peu triste, d'avoir fini ce livre qui m'a occupée nuit et jour depuis une semaine (sans compter ce que j'avais écrit les mois précédents – le premier mot au carmel d'Avranches, le 29 mai dernier). Je crois que je ne m'étais jamais autant donnée. Je pensais faire une introduction [aux *Psaumes du temps présent*] d'une trentaine de feuillets, j'en ai 98. Je suis contente de l'avoir dédiée, cette introduction. En tout le livre [ce sera *Lumière dans le temps*] fait 170 pages, mais d'une très grande densité. C'est moi, le chercheur d'or.

\*

... De l'aube au crépuscule, incessant concert des oiseaux, grande variété de passereaux cette année. Je suis comme eux, il faut que je chante, avec ma voix et mieux, avec mes doigts.

\*

... Je reprends ce texte (le roman), alors ce n'est pas facile ; tant que je ne serai pas de nouveau immergée dedans, la mise à l'eau restera délicate, souvent les vagues vous ramènent au rivage, il faut y retourner, affronter les courants contraires, ne pas se laisser décourager par les petits cailloux qui vous cinglent et les rouleaux qui vous font boire la tasse. Vivement le large, mais il se gagne.

Oui, au travail ! Écrire doit être un acte, un acte qui agit ; un livre doit être une bombe de paix.

## POINT

On me demande si j'ai lu tel ou tel livre qui vient de sortir. Non. Je ne lis que ce qui concerne réellement Dieu, et j'écoute qui le connaît me parler de lui.

S'être tant démené pour m'exploiter, me parasiter, me détruire, et n'avoir rien produit que de l'insignifiant, petites bricoles mortes ou gros trucs prétentieux enflés de rien, destinés à sombrer dans l'oubli aussitôt terminée l'agitation médiatique organisée. Marto, dans *La Dameuse*, c'est le bras de Dieu. Dieu m'a apaisée. Sur terre en m'y envoyant l'amour et le soutien nécessaires, au ciel en m'y gardant lui-même.

Dieu ne craint pas d'agir ouvertement. Le faux « dieu », tel un mafieux peut jouer les grands seigneurs et se vouloir discret sur ses prétendues bonnes actions mais en réalité, à travers elles, il ne fait que préparer ses pires coups. Le faux « dieu » n'est pas Dieu. Mon livre sur Lourdes, je l'aurais écrit, de toutes façons. Car c'est moi qui ai confié un enfant à Marie, à Lourdes où je me trouvais.

L'année dernière un certain interlocuteur me suggérait diverses saintes sur lesquelles je pourrais écrire, dont Thérèse de Lisieux qui selon lui serait devenue sainte en quelque sorte par raison psychiatrique, pour contrer son désir de suicide. Si tous les suicidaires devenaient de grands saints... On en rencontre bien plus qui préfèrent picoler – et c'est souvent un moindre mal par rapport à ce dans quoi peuvent s'engouffrer ceux qui méprisent la vie.

Je n'écrirai pas beaucoup plus sur les autres, j'aime et j'admire vraiment beaucoup de personnes mais je suis avant tout ma propre source, c'est-à-dire, plus justement, ma nature me porte à puiser de mon mieux à même la source de Dieu. Thérèse d'Avila et Hildegarde von Bingen, depuis longtemps mes saintes préférées, je ne les ai presque pas lues, je les connais par la communion des saints. Elles étaient mystiques et non pas névrosées, anorexiques, hystériques, masochistes et je ne sais quoi encore, comme j'ai entendu l'autre jour un paltoquet de Saint-Germain des Prés le dire de Thérèse d'Avila en ricanant – parlerait-on ainsi d'un grand mystique homme, ou même d'un ascète « ordinaire » ? Tous ces pauvres êtres qui ne savent jouir ni du divin ni de l'humain sont terrifiés par la vraie grandeur féminine. Que ces bourgeois bien assis, qui veulent réduire les risques pris par le mystique ou l'artiste à des maladies mentales, lisent donc sérieusement les pages d'Artaud sur « le suicidé de la société ».

Bah ils me font pitié, en vérité, car je sais qu'ils souffrent, ces faces de fesses (qui font tout en « derrière » comme dit Nijinski des faux-culs tels Diaghilev), même si c'est pour la mauvaise cause. Je n'ai jamais voulu faire souffrir personne, je n'ai jamais voulu non plus que l'on me fasse souffrir, j'ai horreur de ça contrairement à ce qu' « on » a pu s'imaginer (torturer quelqu'un en prétendant que c'est pour son bien, c'est commode, et ces gens aiment leurs commodités), je me suis révoltée contre ça, je l'ai dénoncé, j'ai voulu combattre le mal et faire gagner l'amour, c'est tout. Au bout de plusieurs années je dois admettre que certains sont incapables de s'abandonner à un tel programme. J'ai fini par comprendre ce qu'a dit Jésus, dans certains cas, il n'y a que la prière qui puisse agir. Tous mes écrits seront

donc maintenant des prières. Et vive Lourdes, qui offre aux souffrants l'amour !

J'ai ouvert mon âme, je me suis donnée sans mesure, ainsi qu'il faut se donner, et, se trouvant à la fois dans un grand désir et une terrible incapacité, l'on m'a dit : « si tu savais ce qu'on en fait, de ce que tu donnes ! » Oui, maintenant je l'ai bien complètement vu, ce QU'ON en a fait : du rien, du guignol, et en groupe. Et en s'acharnant avec des techniques héritées du gauchisme fomenteur de troubles et de coups malheureusement vains, en adepte des réseaux, des machinations et des cachotteries, des hypocrisies de bigot, des chapelets d'anonymes et de complices de complices (séparons les tâches, que nul n'en soit responsable - on connaît la manœuvre), si bien que j'en viens, entre autres, à désactiver mon adresse e-mail, pour ne plus avoir à supporter ce que j'ai essayé de combattre, ce que je combattrai désormais ailleurs et autrement. Car je suis l'humble servante de la vérité, qui vois grand (je vois Dieu !), et ils sont trop petits, la preuve en est qu'il leur a fallu s'y mettre à toute une smala contre moi seule.

Je veux dénoncer des actes, mais non des personnes, d'autant qu'il m'est arrivé *aussi* de converser agréablement avec certaines de ces personnes. C'est pourquoi j'évoque seulement des rouages, comme je l'ai fait dans *Forêt profonde*. Les actes eux-mêmes sont bien dissimulés, Internet est idéal pour la dissimulation et la contrefaçon, mais enfin pas au point d'être improuvables, quoique pour l'instant et sans doute pour toujours je ne me soucie pas de les prouver. L'affaire du plagiat suffit.

Du reste, peu m'a toujours importé ce qu'on pensait de moi, et aujourd'hui cela m'importe moins encore, contrairement à ceux qui ne

supportent pas de seulement regarder la propre vérité de leur être et de leurs actes. Un jour viendra sans doute où moi, ou quelqu'un à qui j'aurai tout dit, pourra, après « prescription », parler plus clairement, mais j'avais encore ces quelques mots à délivrer à ceux qui sont concernés, et se laissent manipuler par vanité, ceux qui choisissent toujours de se fier au notable plutôt qu'au vagabond, sans réfléchir à ce qu'ils font ; et après tout, je pense que cela peut arriver à n'importe qui de se retrouver en quelque sorte en position de mouton noir ou de gibier, et de voir à cette occasion se lâcher les chiens domestiques de la bassesse humaine ; cela peut arriver à n'importe qui, et ma réaction peut donc être partagée par « n'importe qui », de même que nous pouvons tous comprendre les colères des prophètes, qui sont celles de Dieu bafoué. Heureusement Dieu est grand et il finit toujours par revenir à l'amour des hommes, tous les hommes. Moi aussi, à ma mesure et de mon mieux.

## LOCUS SOLUS

Tout à l'heure en avançant dans mon roman, soudain je me suis retrouvée dans un lieu d'être inconnu. L'effet est un peu le même que lorsque, après avoir assez longtemps marché à travers la forêt en dehors des sentiers, on se rend compte soudain que l'on ne sait plus où l'on est, que l'on n'a jamais vu cet endroit, qu'il ne s'y trouve personne, que l'on y est le seul être humain, et perdu. Que l'on a pourtant envie de poursuivre plus avant, pour voir, sans être tout à fait sûr de pouvoir ensuite retrouver son chemin.

Ce n'est évidemment pas la première fois qu'un texte m'emmène dans un endroit inconnu, mais au lieu que je m'habitue, c'est le contraire qui se passe. L'épreuve devient de plus en plus étrange et risquée. Une certaine Vérité m'appelle, elle veut que je la dévoile, et cela ne peut se faire que par un chemin poétique qui se nourrit à ma chair spirituelle. C'est très fatigant. Après avoir écrit une ou deux pages, avant de pouvoir continuer, alors même que j'ai ma vision de la suite devant les yeux, je dois m'interrompre plusieurs heures, pendant lesquelles je suis presque prostrée, en tout cas épuisée comme si on m'avait largement entamée à la petite cuillère.

...

C'est ce que j'écris qui m'épuise. Depuis hier que j'en suis à ce passage très sombre de mon roman, je suis de plus en plus exténuée. Aujourd'hui j'avais les paupières supérieures noires comme si je les avais charbonnées, quoique j'aie très longuement dormi. Et des courbatures, des vertiges. Ou bien j'ai attrapé la grippe sous la pluie, mais ce n'est pas mon

genre. Cet après-midi, il s'est mis à faire beau, je me suis forcée à partir en promenade là-haut près du gave, pendant plus de deux heures. Cela m'a fait le plus grand bien, mais je suis rentrée trop fatiguée pour seulement me servir un verre d'eau.

La fatigue liée à ce passage de mon roman vient du fait que je dois convoquer les démons, pour l'écrire, et en même temps les chasser, pour vivre.

## DU CŒUR HUMAIN

Mon témoignage, encore une fois. Du cœur humain. Même si je m'en allais maintenant, j'aurais assez donné. Assez, ce que chacun peut donner. Et jamais assez : grâce à quoi chacun peut vivre, c'est-à-dire continuer à recevoir et donner.

## LA LIBERTÉ DÉTRUIT LE MAL

À propos de *La Dameuse*, je veux donner une indication sur le sens de cette histoire en citant cette phrase de Léon Chestov, déjà mise en exergue de *Forêt profonde* :

« La liberté ne choisit pas entre le bien et le mal, la liberté détruit le mal. »

Si le cœur blessé de Marie-Rosella semble crier vengeance, il ne faut pas s'arrêter à cette apparence. Son opération de remise en ordre du monde est destinée à détruire le mal qui empêche la vie, non à détruire des hommes. Du reste, nous ne saurons rien de la façon dont ce mal sera finalement éradiqué, car il n'appartient pas aux hommes d'en décider. Nous voyons seulement qu'elle accueille la vie nouvelle qui vient après l'épreuve, qu'elle assume l'héritage (l'enfant) et l'élève, quelque obscures puissent être ses origines. Car ses origines sont désormais lavées du mal.

## MACULÉE CONCEPTION DE LA LITTÉRATURE

Nous subissons les assauts du mensonge jusque dans la littérature, qui avait jusque là pour mission de dire des vérités indicibles autrement que par elle. Cette mission demeure, et de nombreuses œuvres s'en acquittent toujours. Dans un monde où elles deviennent de plus en plus difficilement visibles, lisibles.

Le mensonge gangrène la littérature par la proliférante médiocrité d'un verbe réduit à l'état de produit de divertissement. Mais ce n'est pourtant pas le plus grave. Plus sournoise, plus *maline* est la conception cachée que se font certains auteurs de leur activité, tous ces auteurs faussaires qui s'inventent une vie à sensation (rescapé de la Shoah, partouzeuse sans limites, etc) et la font passer pour expérience réellement vécue. Pervertissant ainsi complètement le contrat de lecture. À travers de telles œuvres (combien sont-elles, dont nous ignorons la fondamentale fausseté, pour une imposture spectaculaire dévoilée ici ou là ?), ce qui est offert au lecteur n'est pas l'esprit d'une vérité à travers une fiction ou une auto-fiction assumée ; ce qui est servi là au lecteur sur un plateau d'argent, c'est le sang déjà froid et la tête rendue muette du Baptiste, c'est la vérité décapitée livrée en guise de vie réelle.

Et le lecteur, abruti par la valse générale des fantasmes qui par tous les écrans du monde ont pris possession de sa propre tête, gobe de la même façon ce que ces livres lui servent, incapable qu'il est de faire la différence entre un visage vivant et un masque de mort, entre ce qui s'inscrit

dans le réel (et dans l'Histoire) et une activité fantasmatique qui, si elle ne se reconnaît comme telle (et donc destinée à être, joyeusement ou non, expulsée de l'être pour le libérer), creuse un chemin profondément morbide dans l'être. Ainsi que le voyait très bien Kafka : nous laissant désarmés, nus devant les fantômes qui nous dévorent.

## MM Y LOS REYES

Hier dans la nuit tombante, après deux heures de chant, en sortant de la Cité des Arts avec mes compagnes et compagnons de chœur, nous avons longé trois tentes installées devant ce bâtiment où j'ai vécu jadis, devant la Seine. Une vive impression s'est emparée de moi. De proximité avec ces « sans domicile fixe ». Les rois mages. Sont-ils arrivés ici en suivant une étoile ? Peut-être l'ignorent-ils, de même que nous ignorons qu'ils sont eux-mêmes, ces exclus tellement présents, l'étoile qui nous fait signe.

Je travaille à mon livre sur MM, d'une façon telle que je n'ai jamais travaillé. Sans vitesse, mais dans une sorte d'ébahissement et de crainte respectueuse. Je dis sans vitesse car j'écris peu de pages dans la journée, revenant sans cesse sur ma trame. Mais il y a une vitesse pour ainsi dire invisible, c'est celle qui est au cœur même de la parole qui me vient. Parole rapide comme l'éclair au sens où chaque association de mots est chargée d'une pluie de sens. Si bien que j'ai parfois peur que mon texte ne soit trop concentré. Heureusement, plus j'y travaille, plus il devient vivant. Mais je ferais mieux de dire plus ce verbe me travaille, plus je deviens vivante, car en vérité je me sens, plus qu'auteur, lectrice de ce livre en cours, qui ne cesse de me surprendre, phénoménalement.

## LÀ ÇA CRÉE

Réveillée ce matin par ces mots, vus ainsi écrits : « là ça crée », entendus aussi : « la sacrée », au terme d'un rêve où j'étais embrassée par une vision de moi à la fois en bonne sœur et en jeune mère, dans un train avec son bébé, qui se révélait pourvue de doux testicules, ronds et pleins (je les sentais lors du baiser qu'elle me donnait, bouche à bouche).

## SI C'EST DU FEU

Réveillée par ces mots, que je prononçais : « Un mot peut-il émettre de la fumée ? »

## DEVOIR CONJUGAL

Ce soir l'écriture a couru, dans mon cahier à spirales. Parce que j'avais été heureuse un peu avant, sans doute. À la fin du chapitre, reposant le stylo, assise sur mon lit contre mes oreillers, j'ai soupiré de satisfaction, l'esprit bienheureusement vide, où me venait seulement le sentiment, et la joie, d'avoir accompli mon devoir conjugal. C'est la première fois qu'une telle pensée me vient après avoir écrit. C'est la première fois qu'une telle pensée me vient.

## DÉSERT ET SILENCE

Au commencement tais le verbe, et le verbe tait Dieu.

Faire silence pour accueillir la parole par où entrer dans le silence de l'amour.

## ORDURES

Une grande partie de la littérature aujourd'hui se fabrique industriellement. Les manuscrits sont retraités, on recycle la langue comme des ordures, après l'avoir universitairement et maniaquement déconstruite au siècle dernier on la récupère maintenant ici et là (tant de textes traînent, tant de gens écrivent et adressent leurs écrits aux éditeurs !), on la passe à la moulinette informatique et manuelle de quelques équipes habiles à faire du produit à prix littéraire (si celui qui signe tient à se prendre pour un auteur à part entière, il lui suffira de se convaincre qu'il fait de l'art moderne, le collage, tout ça...) ou à tête de console de supermarché, on organise la promotion en famille, et voilà, l'argent rentre !

Je ne sais s'il existe des journalistes capables de s'intéresser à ce qui se trafique vraiment dans ces coulisses, parfois je me dis que je pourrais bien le faire moi-même, enquêter pour vérifier si certaines choses qu'on raconte, y compris les mesures de rétorsion qui se feraient envers ceux qui pourraient parler, se produisent réellement ainsi. Parce que des gens souffrent, tout de même, des gens qui se sentent exploités dans le mutisme général et qui ne peuvent se défendre. Pour eux au moins cela vaudrait la peine, mais du moins peuvent-ils savoir que si la justice des hommes ne peut se faire, une autre finit toujours par poser sa sanction. Tous les systèmes pourris ne sont-ils pas en train de s'écrouler d'eux-mêmes ?

Cet après-midi avant de partir à la FNAC Saint-Lazare, j'ai écrit une page très forte, venue de moi comme par une opération surnaturelle, et ce qui se passe dans de tels moments, je ne l'échangerais contre rien au monde.

## LA LITTÉRATURE EST LA VIE

Même quand je développe ma pensée, elle est si concentrée que pour l'instant personne ne la comprend. Et plus j'avance, plus ma parole est dense, dans mes livres. Cela n'empêche pas qu'il y ait des restes, les restes sont nécessaires pour soutenir la formation du monde.

Un jour, il y a bien longtemps, j'ai dit dans un journal, je ne sais plus lequel, que la littérature n'était pas un « truc sacré » auquel on doit tout sacrifier. Le journaliste qui m'interrogeait a sans doute compris que je dévaluais ainsi la littérature. C'était tout le contraire. Ainsi que je l'ai dit et répété souvent, la littérature ne doit pas être séparée de la vie. Voilà ce qui signifie la littérature n'est pas un truc sacré : la littérature, la vraie, celle qui vient du Ciel, est la vie. Et je précise encore, car je sais que c'est très nécessaire : cela ne signifie pas que la littérature peut remplacer la vie, ou que la littérature est meilleure à vivre que la vie. Pas du tout. Cela signifie, oui encore, que le verbe et la vie sont absolument inséparables, voilà ce qu'est l'amour. Les séparer, c'est tomber à la fois dans la mort de la vie et dans la mort du verbe. Ne pas les séparer, c'est leur donner leur sainteté.

Ne pas les séparer, c'est ce que je me suis employée inlassablement à faire dans ce qu'on appelle ma « littérature érotique », et qui était une façon de me rendre toujours de nouveau aux noces de la chair et du verbe. Je voulais que mon verbe agisse sur la chair, et il le faisait, car il me venait du Ciel par ma chair. Je voulais qu'agissant sur la chair, il la transforme

en pensée, en vision, en illumination.

Je voulais dessiller les yeux et la chair, je le faisais, même si beaucoup, parce que c'est une opération extrême, se sont refusés à y croire et donc à voir quelle porte leur était ouverte. L'éros aveugle les hommes, c'était là, par ce point aveugle, que je leur offrais de passer au-delà, dans la lumière du Ciel. Par là, et par toute autre vérité de ma vie que je pouvais dire, par d'autres façons aussi. Chemin faisant, je suis moi-même arrivée en plein Ciel, et le voyage continue. Ce n'est pas le paysage qui a changé autour de nous, c'est notre voyage qui est devenu un autre paysage, où nous continuons, bien sûr.

## JE SUIS MON POÈME, MATIN VENU

Je ne suis pas moi, je suis la parole qui vient par moi, par amour, vers les hommes. Qui ne l'aime pas, ne m'aime pas. Qui l'aime, m'aime.

Je n'ai pas des paroles, j'en ai une. Celle que je suis. Dans toutes ses formes, la même.

Ses formes les plus faibles sont ses efforts et son chemin pour naître, mais elle est en elles autant que tel papillon est en telle chenille, et en nulle autre. Mes paroles passées sont la chenille de mon poème né, du poème né que je suis.

Ce qu'on fait à ma parole, c'est à moi qu'on le fait, car je suis ma parole.

## GENÈSE

Je pense à la Genèse. Au commencement Dieu crée le ciel et la terre, et son souffle agite la surface des eaux. Le Père, le Fils (engendré, non créé, engendré du fait même de l'existence du Créateur, qui implique un Médiataire, qu'on l'appelle Vision, Lumière ou Verbe) et le Saint-Esprit (le souffle) sont là. Et maintenant la Création peut être déployée.

Ainsi aussi le texte peut se déployer à partir de son principe, du moment que s'y trouve l'essentiel, la source, la circulation ouverte, le rapport fécond, dans son désir irrépessible d'arriver à sa fin, son accomplissement, sa plénitude.

L'histoire continue, pour chacun et pour tous, dans le temps de Dieu et dans celui des hommes.

Un vrai livre, un livre réellement vivant, n'est pas une œuvre créée, si grand soit son auteur, mais un livre engendré. Ce pour quoi il demande la chair et le sang, la joie, la patience et les souffrances, la vie tout entière (dès sa conception et avant elle), de qui le porte, de qui l'est à mesure qu'il vient.

## PAR AMOUR

Si j'essaie de faire mon travail de mon mieux (et le clame volontiers, dans ma très grande faiblesse), si j'en suis toujours non contente (et le cache souvent, pour protéger malgré tout ma parole), ce n'est pas par amour de l'art, mais par amour des hommes, à qui je sers ce travail. Depuis toujours ma parole, elle a été pour servir. Et mon désir, de servir au mieux, et le plus de monde possible.

Or c'est justement là que se trouve la plus grande difficulté. En voulant servir au mieux, souvent je soigne beaucoup ma langue, et concentre tant ma pensée qu'elle devient souvent inaudible. « Je me comprends », comme on dit. Se comprendre, c'est indispensable, et Dieu sait que beaucoup, sans le savoir, ne se comprennent pas eux-mêmes, et rendent ainsi leur parole très dangereuse. Mais ça ne suffit pas. Je n'écris pas pour admirer, seule ou en petite compagnie, ma parole dans sa tour d'ivoire. Je veux qu'elle soit mangeable. C'est-à-dire compréhensible comme le sont les grandes œuvres d'art, dans une immédiateté qui peut ensuite se déployer dans le temps. Et comme l'est le bon pain. Je veux travailler comme le fait le boulanger auquel il tient à cœur de faire du bon pain : même s'il l'ignore, c'est lui-même qu'il donne, à travers son pain.

Je n'ai pas de plus brûlant désir que de continuer à progresser dans la lumière, dans l'amour, sur ce chemin de plus en plus ténu et brûlant, aimant et lumineux. Et c'est ainsi que je pourrai le mieux servir, par mon être,

par ma parole, par mon art. En rendant grâce à ce chemin qui me fait la grâce infinie de m'effacer à mesure que j'y avance.

## LES SANS-VIE

Comme les pilleurs de lettres, les sans-vie, pilleurs de vie,  
Éclatent par le milieu de l'époque et tous leurs mots-entrailles  
Se répandent dans leur champ de Judas, comme il est dit  
Aux Actes des Apôtres, parole vraie, lue  
Deux mille ans plus tard, comme la mienne.  
Par le milieu à fric de l'édition, la presse avide  
De sensation et d'éphémère, les foules sentimentales  
De la rengaine, aveugles, leur bandeau rouge sur les yeux.  
Ma vie unique, ma vie splendide, ma vie d'aventure profonde,  
Infinie, par amour je la vis, l'invente, vous la livre en acte et en  
parole,  
Ô cœurs humains, en purification.

## SANS AUTRE FORME DE PROCÈS

(texte publié le 11-2-10, jour du jugement,  
sur le blog de Juan Asensio, *Stalker*)

Certaines personnes croient que Dieu a créé le monde en sept jours, se mettant au boulot un lundi et prenant son jour de congé le dimanche suivant.

Certaines personnes croient que «Vierge Marie» signifie Marie, femme et mère qui a conservé dans son vagin, comme dans du formol, la membrane qui en ferme le passage.

Certaines personnes pensent que Friedrich Nietzsche fut un nazi avant l'heure.

Certaines personnes ne savent pas lire. Ne savent pas qu'un texte théologique ou un texte littéraire ne doivent pas être lus comme un reportage journalistique ou un discours idéologique.

Certaines personnes, ayant lu le manuscrit de *Forêt profonde*, l'ont pris pour un grand article de journal à scandale. Or il n'existe, dans le monde dont rendent compte les journaux, aucun ministre de l'Intérieur nommé Sad Tod, aucun homme nommé Goddog, aucun bordel industriel installé dans un poulailler, la personne qui dit «je» ici n'a jamais travaillé dans un tel endroit, et n'est donc pas la personne qui dit «je» dans le roman, etc.

Tous ces éléments, et tout ce qui compose le roman, disent une vérité dans l'esprit de la lettre, et non au pied de la lettre. Bien évidemment, ils ont été formés à partir de personnes et d'événements que j'ai connus dans la réalité ordinaire. Ainsi procède le romancier : modelant la glaise de la

réalité, et lui insufflant l'esprit pour créer à partir d'elle un nouveau réel, ou déplacer le réel dans un autre mode du réel.

Et bien sûr le romancier est à lui-même sa propre glaise, qu'il transforme, voire transsubstantie, comme par et dans son verbe il transsubstantie et transforme la chair du monde.

Certaines personnes, à cause d'une lecture triviale, bien-pensante et soucieuse du qu'en-dira-t-on, ont estimé que je n'avais pas le droit de dire la vérité révélée par le verbe poétique de *Forêt profonde*. Et qu'il était donc légitime de tout mettre en œuvre pour occulter cette vérité, lue comme une agression faite à des particuliers alors que le roman lui donne valeur d'universalité.

Tout fut donc mis en œuvre pour occulter ce texte, et détruire son auteur. Le «plagiat», qui est en fait une mise en charpie de ma parole, destiné à remplir un roman fabriqué pour faire écran au mien. L'écartement radical des médias. Et le long harcèlement sur lequel je ne reviendrai pas ici, mais qui est allé très loin, jusqu'à introduire des gens chez moi, jusqu'à des menaces de mort. Cela s'accompagnant de toutes sortes de manipulations éditoriales, qui avaient d'ailleurs commencé bien avant que je n'écrive les premiers mots de *Forêt profonde* : des éléments précis de ma vie ou de mes livres (mais sans plagiat) se retrouvaient chez des auteurs que je n'avais jamais rencontrés, des auteurs que personne ne connaissait, au début – puis des auteurs connus s'y sont mis aussi. Si je me suis inspirée d'une relation vécue pour écrire *Forêt profonde*, cette même relation avait, bien avant moi, inspiré plusieurs textes.

Malgré ses imperfections formelles (par rapport à un roman bien formaté) *Forêt profonde* est un livre de littérature. Et plus : ouvrir ce livre,

c'est entrer dans le geste que j'ai fait d'ouvrir ma poitrine, d'en arracher mon cœur, pour le présenter comme moyen de connaissance et nourriture.

Et puisque nous sommes ici sur le blog de la «dissection du cadavre de la littérature», je poursuivrai la métaphore en disant que ce n'est pas un texte mort qui a été écorché et pillé à la pince chirurgicale pour être disséminé dans le livre d'Haenel, mais un être vivant, moi, qui ai souffert la torture dans ma chair et suis «morte», sans savoir encore ce qui était en train de se faire. Ma langue, elle, le savait. Car la chair d'un être humain, et tout particulièrement d'un écrivain, c'est sa langue.

Cela ne signifie pas que sa langue est intouchable. Tout texte venu du cœur de l'être fait l'amour avec d'autres textes de littérature, les cite d'une façon ou d'une autre. Mais cette entreprise sur mon texte n'était que viol et meurtre – ce pour quoi elle est restée inavouée. La négation même de l'humain-langue. Et sa transformation en objet, en produit vendable – comme on fit, à partir d'êtres humains, des savonnettes.

Quelqu'un sur un blog me sermonnait en me disant en substance qu'à avoir voulu dire la vérité, tout ce que j'avais gagné, c'était de me retrouver prise au piège. Oui, bien sûr, la kabbale s'est refermée sur moi, j'ai été exclue du réseau des médias complices de mon adversaire. Car il est autorisé aux romanciers du milieu de parler sans se gêner de la bite de Doc Gynéco et de l'utiliser (et sa bite, et son nom) pour vendre, mais abominablement indécent d'évoquer même de façon métaphorique, voire surréelle, clairement vue par le prisme fantasmatique de la narratrice, et par le biais d'un personnage imaginaire, la sexualité de tel ou tel notable de ce même milieu, dont on aurait eu à souffrir (et de cette sexualité, et du notable, et du milieu).

Cherchez la logique politique de cela, elle n'est pas difficile à voir. Outre qu'un rapper est censé ne pas être blessé de voir son nom dans un livre qui déballe son intimité, alors que ces messieurs qui s'auto-reluissent le masque à longueur de carrière et encouragent de tels déballages vendables, tiennent quant à eux bien bourgeoisement à leur réputation, constatons que l'un de ces textes est si insignifiant qu'il ne gêne personne, alors que l'autre l'est tellement, signifiant, que tout le monde rejette avec effroi un tel miroir : car oui, la (vraie) littérature nous regarde tous, le texte nous regarde comme nous regarde Dieu.

J'ai fait ce livre comme je fais tous mes livres, comme un pommier fait des pommes, voilà tout. Avec ma vie, mon être, mes déchirures, mes jouissances, mes désespoirs, mes résurrections. Je n'ai dit à personne qui m'avait inspiré tel ou tel personnage, et personne ne l'a deviné, pas même mon éditeur – jusqu'au moment où j'ai bien dû expliquer la raison du plagiat et de l'occultation de *Forêt profonde*. Je n'ai jamais eu l'intention de faire un livre à scandale. J'ai fait ce que je ne pouvais que faire, encore une fois je le répète, comme l'arbre fruitier ne peut que faire ses fruits. S'il ne fallait pas, alors qu'on déclare interdite la littérature, et à éliminer, les écrivains.

C'est bien ce qu'il s'est passé. Nos admirateurs de Lautréamont ne l'aiment que parce qu'il est mort. Si sa voisine s'était reconnue dans ses *Chants*, elle l'aurait assassiné sur le palier. Au fait, de quoi est-il mort... ? Pourquoi a-t-il dû disparaître si jeune, pourquoi Rimbaud a-t-il dû mourir, pourquoi Salinger a-t-il dû se cacher ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire du poète maudit ? Qui l'a maudit ? Le ciel ? Non, au contraire. Il ne s'agit pas d'une malédiction ontologique, mais bien sociale. Le poète dérange le mensonge général, le mensonge général en retour crucifie la vérité. Mais il ne

s'agit là que d'une péripétie.

Car ce qui réellement piège, c'est le mensonge. Et l'on voit, à l'heure où la vérité commence à se dévoiler et risque fort d'être mise en évidence par l'issue du procès, apparaître un désir de se rapprocher d'elle, afin de se libérer de l'entreprise de mensonges en gros et au détail qui s'avère être le véritable piège. Tant mieux vraiment si finalement la conscience reprend le dessus.

Cette histoire eût pu être une fable de La Fontaine. *Le loup et l'agneau*, par exemple. Le loup justifiant son injustice : «on me l'a dit, il faut que je me venge». La victime devient l'accusé, le tour est joué. «Sans autre forme de procès», comme dit la fable, nous en serions restés là, puisque me fut refusée la moindre explication sur ces faits. Mais il est des agneaux qui ressuscitent, grâce à Dieu !

Merci Juan, pour votre soutien, dès le début : le seul, donc d'autant plus précieux. Et merci de nous aider à apprendre à lire. Au-delà de cette affaire particulière, l'enjeu concerne l'humanité entière. Que l'on nous vende des livres comme des savonnettes, et que les lecteurs, professionnels ou non, soient incapables de discernement quant à la valeur réelle de ces objets, est un très mauvais signe pour le devenir de l'homme.

## DÉTAILS DU JUGEMENT NON DERNIER

Reçu la copie du jugement. À lire ce document, on peut se demander si ce sont les personnes qui ont été jugées, ou bien réellement la question du plagiat. Aussi vais-je peut-être faire appel.

L'antériorité de mon manuscrit est reconnue, voilà déjà une bonne chose.

Reste à savoir si le jugement justifie un appel. Sur la contrefaçon : je constate la façon dont le juge la motive. Par exemple, il dénie la composition en triptyque de *Forêt profonde*, bien que le livre soit formé de trois parties marquées par l'insertion de trois gravures de Dürer, composition confirmée par des preuves que nous avons données selon lesquelles le manuscrit portait initialement, à la place de ces trois gravures, ces titres de partie : *Purgation, Géhenne, Éden (ou Royaume)*.

Au long de ces deux dernières années et jusqu'à la plaidoirie, la défense de Gallimard a consisté à élever l'image de « Monsieur Haenel » et à jeter sans cesse le discrédit sur « Alina Reyes », à grands seaux de moraline, allusions sexuelles, lourdes dépréciations de mon travail et insinuations mensongères. Je pensais qu'une ligne de défense aussi basse – alors que mon avocat et moi ne parlions que des textes - était un bon point pour moi, que le tribunal verrait la faiblesse d'une telle défense.

Or, pourquoi le juge écrit-il (j'allais dire de quoi se mêle-t-il) des appréciations comme celles-ci : « Sad Tod... que la narratrice vénère à distance, malgré les humiliations répétées qu'il lui fait subir ? », ou bien « il

convient de relever que le thème de la prostitution et du bordel est omniprésent dans 'Forêt profonde', de manière souvent morbide » [en vérité il n'est pas omniprésent, il est présent dans la deuxième partie, celle de la Géhenne, de l'Enfer, comme le texte l'indique clairement]. Le juge note que l'on ne peut comparer mon enfer avec celui d'Haenel, qui plus noblement concerne la Deuxième guerre mondiale – il oublie que l'entrée de mon bordel de guerre, qui est conçu comme un camp de concentration (j'ai écrit par le passé tout un livre qui se passe dans un camp de concentration pendant la Seconde guerre mondiale), grand hangar avec pailles superposées, porte la devise « Sex makes free », renvoyant évidemment au « Arbeit macht frei » d'Auschwitz. Il se trouve seulement que toujours mon travail symbolise, par-delà son apparence autofictionnelle, alors que l'autre est au pied de la lettre.

Pourquoi le juge répète-t-il ces termes « connotation sexuelle évidente », concernant certains de mes thèmes poétiques, comme la menace des chiens ou l'arbre déployé dans le corps, alors que selon lui pour le narrateur de *Cercle* cette dernière image « correspond à une délivrance »... « délivrance » aussi chez Haenel l'image des nymphéas, connotation sexuelle chez moi, etc. Haenel n'a-t-il pas, pourtant, annoncé fièrement qu'il avait voulu dans ce roman « l'extension du domaine de l'érotisme », pour cela érotisant tout et multipliant les scènes de genre (avec une grâce de singe, pardon de le dire) ?

Autres exemples d'appréciations, le thème du fleuve est selon le juge « fondateur » chez Haenel, et non pas chez moi où il est seulement identification « autobiographique », celui de la baleine blanche est « fondamental » chez Haenel, « anecdotique » dans mon œuvre, etc. Une

lecture un peu approfondie de mon travail montrerait qu'il s'agit exactement de l'inverse.

Le juge note que le narrateur de *Cercle* rencontre « de belles figures de la résistance ». Quant à mon discours à l'oiseau, il est selon lui, non pas une belle figure de la résistance, mais une « profession de foi quasiment panthéiste » ! On peut lire le discours à l'oiseau de *Forêt profonde*, et y chercher le panthéisme... Si cette appréciation lui vient de ce que la narratrice parle à un oiseau, autant dire que saint François est panthéiste. Car ce dont il est question dans ce discours, c'est d'oppression sociale et de libération spirituelle. Quant aux multiples coïncidences entre les deux textes, le juge conclut d'une part que « les mots font partie du domaine public » (ah ça !) et qu'il s'agit « de coïncidences fortuites chez deux auteurs manifestement influencés par les mêmes écrivains ». Je mets au défi quiconque de trouver autant de « coïncidences fortuites », par dizaines, entre deux autres livres.

La vérité est que toutes ces images viennent de mon œuvre, et que ce sont des fruits de ma vie, et non des images que nous aurions tous deux empruntées à d'autres auteurs. Il se peut que d'un point de vue juridique le pillage de mon œuvre qui a été fait et habilement disséminé/dissimulé tout au long de son roman soit jugé comme ne relevant pas de la contrefaçon. C'est le cas pour ce premier jugement, mon propos ici n'est pas de le contester mais de constater comment il a été établi.

« Cependant, conclut le juge, ainsi qu'il a été établi, aucune faute ne peut être reprochée à M. HAENEL et à la société Gallimard à cet égard, puisque, si des correspondances existent entre les textes des deux écrivains,

elles s'expliquent exclusivement par les œuvres dont ils sont nourris [*à commencer par la mienne !*], par une même veine onirique [*la mienne, comment aurions-nous la même, sinon ? chaque être n'est-il pas unique ?*], par une certaine quête spirituelle [*sans commentaire*] sur fond d'érotisme [*sans commentaire*] et par l'esprit de révolte qui les anime [*il était –et il demeure– en culottes courtes quand je me battais déjà*]. »

Un jugement en appel concluerait peut-être différemment, et si je décide de le demander, il me sera très facile de mettre en évidence ce qui à mon sens a été négligé.

Je suis condamnée à payer dix mille euros de frais de « justice » à Yannick Haenel et Gallimard (mais le tribunal n'a pas estimé ma procédure abusive, et a donc refusé d'accéder à leur demande de quinze mille euros supplémentaires pour ce motif). Les frais de ce procès, que j'assume seule depuis plus de deux ans, m'ont déjà endettée, et me conduisent à me retirer dans ma grange, ne pouvant plus payer mon loyer parisien. Parfait, j'y suis très bien, O et moi nous sommes arrangés, il peut garder les enfants, afin qu'ils poursuivent leur vie et leur scolarité. L'argent ne m'importe pas, je peux vivre très heureuse de trois fois rien, et travailler pour payer ce qu'il faut payer. Je me donne encore le temps de décider si je fais appel ou non. À suivre.

Depuis plusieurs semaines mon dernier fils passe presque tout son temps libre à inventer des histoires de procès, dont il fait des jeux vidéo. Mes fils et moi avons l'habitude de marcher en montagne et d'aller au bout. Pour eux comme pour moi comme pour tout le monde, je continue le chemin qui va à la vérité, par toutes voies valables et possibles.

## LA VIE SURNATURELLE DE L'AUTEUR DE FOND

J'écris. J'ai eu envie, en contrepoint, de retrouver ma bibliothèque. Depuis les travaux dans la maison, il y a deux étés, tous les livres étaient restés entassés en désordre, il était impossible d'y chercher un titre. Corvée de plusieurs jours, que de trimballer et dépoussiérer ces amoncellements de livres, mais joie de les trier, les mettre en place, de désirer relire tant d'anciens compagnons parfois oubliés, retrouvés. Je pense à mes enfants, quand ils seront là : que les livres sur les différents espaces dont je dispose, sur assez peu de place, soient désirables. Par leur qualité, leur présentation, leur accessibilité.

Entre ces étagères différemment orientées, on peut se déplacer dans la pièce commune comme dans une sorte de ballet, de la poésie à la littérature en passant par l'art. Dans la salle de bains (on trouve la place où on peut, mais comme la maison est partout naturellement très aérée, ils ne s'abîment pas), les polars. Dans la chambre des garçons, les BD, les livres pour enfants de tous âges, les mangas. Et dans ma petite chambre-bureau, les essais, les dictionnaires et grammaires de français et autres langues, l'Universalis, et les ouvrages de spiritualité.

Bien sûr comme à chaque rangement je jette pas mal de livres et de revues. On ne peut tout garder, et ce n'est pas une mauvaise chose. Il est d'autant plus émouvant de retrouver les titres qui ont traversé le temps. *Les Illuminations* et *Une saison en enfer* datent de mes treize ans, *Les Filles du feu* et *Les Chimères* aussi, ils font resurgir toute ma jeune adolescence. Un tout petit recueil d'Artaud, acheté vers mes quinze ou seize ans. Idem pour *Le*

*Contre-ciel*. Et pour *Nadja*. *Par-delà le bien et le mal* date de mes quinze ans. *Locus Solus*, de mes dix-sept ans – c'est J-Y qui me l'avait fait découvrir. *L'Été grec*, j'avais vingt ans. Évidemment beaucoup ont été perdus au cours du temps, depuis mes dix-huit ans j'ai habité dans vingt-quatre maisons ou appartements différents, sans compter tous les lieux qu'on m'a prêtés ici ou là pour quelques semaines.

Et tiens, j'avais oublié ce gros roman de Guy Hocquenghem, *La colère de l'Agneau*, sur Jean l'Évangéliste, avec la Magdaléenne aussi. D'après un papier de notes glissé à l'intérieur, il m'avait été confié à Sud-Ouest Dimanche, où je faisais quelques critiques, j'avais vingt-neuf ans.

Que vais-je faire de ces tonnes de livres, les miens, en traductions ? N'en garder qu'un ou deux exemplaires de chaque et jeter le reste, d'autant que j'en ai encore tout un tas de ces dernières années à ramener de Paris.

J'ai tant et tant lu. Il y a aussi des titres que je ne me souvenais pas d'avoir lus, et que j'ai rachetés et relus. Par exemple ces dernières années à Paris j'ai acheté et lu *Djamila*, d'Aïmatov (qui m'a inspirée quand plus tard j'ai écrit *La Dameuse*, pour la Mongolie) et *La bouche pleine de terre*, de Branimir Scepanovic. Eh bien je m'aperçois que j'avais ces livres ici à la montagne, dans des éditions anciennes, lus il y a longtemps.

Qu'est-ce qui peut conduire une jeune adolescente d'un milieu populaire, non lettré, vers la lecture de tels poètes ? Mystère. Mes camarades non plus, ne lisaient pas. Aucun adulte ne m'a orientée. Je ne sais même pas où je trouvais à me procurer ces livres, ne sortant jamais de Royan ou de

Soulac, et n'ayant presque pas d'argent. Alors ? Ce ne peut être que le Verbe lui-même qui m'a appelée, s'est présenté lui-même à moi. Il m'a fait faire tout le parcours, et ça continue.

Je trouve aussi, au cours de ce rangement, un ouvrage du poète Patrice Delbourg, *Le bateau livre, 99 portraits d'écrivains*, publié en 2000 au Castor Atral. Il évoque assez longuement *Poupée, anale nationale*. Parle de « violence inouïe », d'un livre « dérangeant », ajoutant : « cela n'explique pas le refus des grands éditeurs, dont Philippe Sollers, Denis Roche, Bernard Barrault [en vérité il s'agissait d'Antoine Audouard]...Ce sont des positions de politiques. Non des regards portés sur le travail littéraire d'un écrivain solitaire dans sa volonté d'aller au bout d'un dégoût. Et là, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière. »

Eh bien, j'aime ces dernières phrases. On m'a fait beaucoup payer ce livre, notamment parce qu'on me l'avait refusé – car ce que l'on vous refuse à tort, on vous le fait payer, par dépit contre soi-même. On me l'a fait payer de façon insidieuse et sournoise, comme on fait dans ce milieu vulgaire, où certaines rancunes, pour être cachées, n'en sont que plus tenaces. On me l'a fait payer jusqu'à m'éliminer progressivement du paysage, selon le processus du rejet de l'Autre décrit dans le livre. Et bien sûr tout s'est aggravé avec *Forêt profonde*. Là aussi, il n'y avait « pas de bonne ou de mauvaise manière », mais « le travail littéraire d'un écrivain solitaire dans sa volonté d'aller au bout ». Le travail d'un écrivain, quoi. Tout le contraire des produits habilement tournés, arrangés (et non dérangeants), que l'on nous vend, et dont on veut nous faire croire que c'est ça, la littérature.

Il se trouve que la littérature, le verbe, je l'ai dans le sang, et personne ne m'apprendra ce que c'est, réellement. Je vous le dis : ce n'est même pas de l'art, c'est plus que cela, c'est de la vie, de la vie surnaturelle, celle que je vis, tout le temps.

Je ne suis pas sortie depuis trois jours, où j'ai marché près d'une heure durant, tirant ma lourde luge sur un long dénivelé pour monter chez moi dans la neige fraîche où les mollets s'enfoncent. En arrivant à la maison, la longueur de mes cheveux dépassant du bonnet était tout emperlée de cristaux de neige.

Il fait froid, la réserve de bois commence à s'épuiser, j'espère que la douceur va revenir. Mes mains sont sèches et marquées de petites plaies, mes ongles se cassent, et après la grosse écharde l'autre jour sous l'ongle de l'annulaire droit, hier matin en jetant une lourde plaque de glace que je sortais de devant la porte, je me suis arraché la moitié de l'ongle du pouce droit sur deux millimètres à partir du bord, le sang affleure et cela me brûle en permanence. Mais je suis bien musclée. Et heureuse.

## BASE

J'aime vivre ici. C'est une base parfaite pour faire ce que j'ai à faire.

J'ai bien fait de perdre mon procès, si je l'avais gagné j'aurais eu envie de changer d'appartement à Paris, d'avoir une chambre à moi au lieu de dormir sur la banquette du salon, etc. On n'en finirait pas de vouloir toujours mieux, mais en vérité moi ça me casse les pieds, les choses m'encombrent, je ne veux rien de plus, je ne veux pas vouloir mieux, sauf pour mon âme, sauf pour l'amour, sauf pour l'esprit, où le moins fait le mieux.

Eh bien voilà, dans mon désert, c'est parfait.

Ainsi je me vois consolée d'une injustice des hommes – le fait que ne soit pas reconnu le pillage de mon œuvre – par une justice supérieure qui en découle : le fait d'être réduite à la précarité, et à la richesse spirituelle qu'elle ouvre comme un grand coffre au trésor, le temps d'une recharge d'énergie et de santé lumineuse pour la suite.

Je travaille comme une reine.

## À LA GRANDE OURSE

Tous les jours je pense à Didier, Dan, Katie, Claude, Dany, Saïd... les « sans-abri » de l'association où j'ai été « bénévole » ces mois derniers. Nous nous sommes aidés réciproquement, juste d'être face à face, pauvres et réels face à face. Ils n'étaient pas effacés par leur existence – l'existence est si souvent une tricherie, parfois jusqu'à l'abomination. Ils étaient. Ils m'ont nourrie en me creusant, en me débarrassant de mon gras.

Je suis passée chez Louissette, à l'auberge, c'est elle qui m'a appelée en me voyant, elle m'a offert un vin chaud, et son amitié, comme toujours. Puis je suis rentrée chez moi, à pied dans la neige, sous le grand ciel étoilé.

\*\*\*\*\*

*Au bout de ce que l'on ne peut dire, se trouve ce que l'on peut écrire. Au bout de ce que l'on ne peut écrire, se trouve ce que l'on peut vivre. Au bout de ce que l'on ne peut vivre, vient, faisant autour de soi le silence, une parole. (mon Journal, à l'automne 2007)*

LA DOUBLE HÉLICE DU « PROCÈS »

« Dans ton combat contre le monde, seconde le monde. » Franz  
Kafka

### Annexe : ANALYSE COMPARATIVE

Fin août 2007, alors que paraissait mon roman *Forêt profonde* (Le Rocher), j'ai lu le dernier roman de Yannick Haenel, *Cercle*, publié à la même période. Dès la première page, et jusqu'à la dernière, j'ai vu ce livre d'un bout à l'autre nourri de mon œuvre : *Forêt profonde*, mais aussi notamment *La Chasse amoureuse* (Laffont) ou *Ma vie douce* (Zulma). Dans un premier temps j'ai voulu traiter cette affaire par le mépris. Des courriels à Yannick Haenel, que je connais, étant restés sans réponse, je me suis tue pendant plusieurs semaines. Au cours desquelles j'ai réalisé qu'une telle mésaventure constitue une violence psychique qui ne peut se résoudre dans le mutisme. Je me suis donc décidée à parler, sous le choc et fort maladroitement au début, sur Internet. Bien sûr il s'agit d'une contrefaçon subtile et qui ne saute pas aux yeux malgré son importance. Il fallait une démonstration, j'ai commencé à y travailler. Quoique j'aie alors eu le soutien de quelques lecteurs des deux oeuvres en question, beaucoup se sont alors retournés contre moi, me soupçonnant de me livrer à quelque basse manœuvre publicitaire. C'est ainsi que je me suis décidée à porter l'affaire en justice. *Forêt profonde* m'apparaissait plagié dans sa structure et une grande quantité de thèmes s'y trouvaient repris souvent jusqu'à la paraphrase, voire la copie de formules. Mais plusieurs autres de mes livres m'apparaissaient avoir servi aussi de vivier pour l'écriture de *Cercle*.

Voici l'analyse comparative à partir de laquelle mes avocats, Me Emmanuel Pierrat et Me Guillaume Sauvage, ont établi l'assignation en justice.

Cette démonstration n'est pas celle de l'assignation. Elle s'y trouve reprise de façon simplifiée, mais l'assignation expose et développe aussi d'autres éléments, non donnés ici, relatifs à cette affaire, que mes avocats ont relevés et mis en évidence par eux-mêmes.

\*\*\*\*\*

#### « Que s'est-il passé ? »

Il l'a déclaré lors d'une interview parue sur le site Bibliobs.com, Yannick Haenel

souhaitait, dans son dernier roman, réaliser « *l'extension du domaine de l'érotisme* ». « Si je peux me permettre, vous avez progressé dans la narration des scènes érotiques: elles sont à la fois plus légères et plus crues. Y a-t-il eu de votre part une attention particulière sur ce motif ? *Que s'est-il passé ?* », venait de lui demander le journaliste, John Jefferson Selve.

« Pour ce livre, je n'ai rien «voulu». Ce qui s'est imposé, c'est du rouge - du rouge qui perce sur un fond gris-bleu », répond Haenel.

Or le rouge d'Eros ne tient pas que du sexe. Les scènes directement érotiques parsèment tout son roman, mais il a également pris soin d'introduire nombre de thèmes qui ne sont pas directement sexuels mais participent de l'érotisme d'une écriture telle que celle d'Alina Reyes, notamment tous ceux qui expriment une fusion avec la nature et la surnature.

L'abondance de ces thèmes, traités de façon souvent très précisément proche, et le sens général de son dernier roman, donnent, après lecture attentive, la forte impression que *Cercle* a été écrit « en regard » de *Forêt profonde*. Il apparaît aussi que ce dernier livre et quelques autres du même auteur ont pu servir de vivier symbolique où Yannick Haenel a nourri son ouvrage.

Sur la démarche qui a pu présider à l'écriture de *Cercle*, on trouve à l'intérieur même du roman des phrases qui laissent à méditer. Comme celles-ci : *Tout en vous vient d'autre part (p.31) C'est le secret de ce livre : comment le yang trouve dans le yin sa pâture, et par elle se change en divinité bizarre. (p.272) d'où viennent les phrases ? Certainement pas de l'intérieur (p.459) ce qui compte, me disais-je, c'est de faire usage des livres - c'est d'employer leurs phrases (p.466)*

À noter enfin que si *Forêt profonde et Cercle* ont paru à la même date, de nombreux passages du premier roman ont été publiés sur Internet en cours d'écriture (à partir de 2004) – et plusieurs états du manuscrit ont circulé chez plusieurs éditeurs (Zulma, Gallimard, Laffont), notamment par courrier électronique, entre 2004 et 2007.

### **STRUCTURES COMPARÉES DE *FORÊT PROFONDE* ET *CERCLE***

Les deux romans figurent une traversée « dantesque » en trois parties. Dans les deux textes, chacune de ces trois parties contient à la fois le purgatoire, l'enfer et le paradis, mais il reste que, toujours dans les deux cas, le purgatoire est plutôt figuré par la

première partie, l'enfer par la deuxième, et le paradis, ou du moins le retour à la vie et son approbation, par la troisième.

Cette disposition est signalée par les gravures dans *Forêt profonde*, et par l'indication écrite d'être entré « en enfer » (p.267). Dans un précédent état du manuscrit, elle était indiquée par les titres « Purgation », « Géhenne », et « Éden ».

Pour *Cercle*, Yannick Haenel a lui-même indiqué avoir construit son roman dans cet ordre : « Je me disais : ce livre sera un triptyque. Au milieu, c'est indiscutable, il y a l'enfer. La première partie est, en un sens, un purgatoire. Et la troisième, encore inachevée, un paradis. » (p.483)

Nous présentons ici un tableau simplifié de ces trois parties. Une analyse détaillée des thèmes sera proposée à la suite. Dans ces tableaux, les mots en caractères gras indiquent des similitudes de situations - ce ne sont pas des citations, sauf cas signalés par des guillemets.

Les trois parties de *Forêt profonde* sont séparées par des gravures de Dürer : Le Chevalier, la Mort et le Diable (pages 12 à 229) ; Le Désespéré (pages 230 à 305) ; La Vierge allaitant l'enfant Jésus (pages 306 à 381). *Cercle* est quant à lui divisé en trois « Cercles » : Cercle I (pages 13 à 290) ; Cercle II (pages 291 à 404) ; Cercle III (pages 405 à 494). Dans les deux livres, la première partie occupe plus de la moitié du roman ; les deux dernières sont à peu près équivalentes en longueur.

[À la place d'une figuration en tableaux, je propose ici une comparaison des textes facilitée par l'usage de la couleur rouge pour les miens, bleue pour ceux de Yannick Haenel]

#### Résumés des deux "première partie"

La narratrice, Alina Reyes, rêve d'une lutte féroce entre un homme et une femme. Elle évoque son désir de passer dans **d'autres dimensions** par **l'écriture d'un livre**. Désireuse de partir à la **rencontre d'Haruki**, un jeune homme qui lui est cher, la vieille femme qu'est aujourd'hui la narratrice, pressentant le dégel, a **décidé** de sortir

**pour la première fois depuis des années.** Au cours de sa traversée d'un Paris d'anticipation, ruiné et gelé, elle se remémore longuement son **amour à distance**, une passion liée à sa vie d'**écriture**, qui la fit **tomber dans le néant** et la conduisit à se livrer à des **errances solitaires et poétiques dans Paris** ; à connaître des **extases** mystiques en montagne ; à goûter une longue **exaltation érotique** ; et à souffrir mille tourments. Cette remontée dans le temps s'accompagne d'une **forte critique sociale**, du caractère mensonger du monde moderne et notamment du mirage de la vie virtuelle.

Sur le quai, le narrateur, Jean Deichel, **pour la première fois depuis des années** ne monte pas dans le train qui le conduit au travail. C'est **décidé**, une nouvelle vie l'attend. Se dirigeant vers Notre-Dame, le narrateur passe par le pont des Arts, où il rencontre Anna-Livia, une danseuse avec laquelle il entre, par l'intermédiaire de statues, dans une relation d'**amour à distance**. Dans les hauteurs de **Notre-Dame de Paris**, il fait l'expérience d'une chute à l'envers, passe dans une **autre dimension** : le vide ou le **néant**. Désormais installé à l'hôtel, il se livre à de longues **errances solitaires et extatiques dans Paris**, qui alimentent l'écriture de son livre, comme les rencontres érotiques qu'il fait tout en continuant à penser à sa **lointaine danseuse**. Il finit par retrouver Anna-Livia, avec laquelle il vit un temps d'amour, avant qu'ils ne soient de nouveau séparés. Sa **quête poétique et érotique** reprend, accompagnée d'une **forte critique sociale**.

Résumés des deux "deuxième partie"

La narratrice, dans un **cauchemar, est attaquée par un chien**. Elle s'aperçoit qu'elle est restée « du côté de la nuit », « de l'autre côté ». Elle accomplit un parcours onirique (« **L'enfer** commence toujours bien sinon personne n'irait », p.267) au terme duquel elle est conduite, en **corbillard**, dans un bordel-baraquement, dans **l'hiver très froid** et la **neige** d'un pays en **guerre**. Elle va au bout de la nuit de l'âme, dans le **sexe et la mort**, regrettant un bonheur perdu et pensant aux **loups**, qu'elle associe à un homme censé la visiter la nuit, son **amour secret**.

Le narrateur est à Berlin (« **l'enfer** », p. 301), dans **l'hiver très froid et la neige**, hanté par la mémoire des **guerres**. « J'ai passé quatre semaines à Berlin. C'était un **cauchemar** » (p. 301) Il est **attaqué par un chien**. Connaît une succession de visions morbides et d'extases. Parle par téléphone à son **lointain amour**, Anna-Livia. Fréquente des drogués nihilistes, atteint la limite du **sexe morbide** en compagnie d'« un damné besognant une muette » (p.401) Il se met à porter un masque de **loup**, notamment pour écrire. [à noter par ailleurs que dans son court-métrage *Métamorphoses*, diffusé sur Canal +, Alina Reyes

portait un masque "loup" pour écrire]

Résumés des deux "troisième partie"

**Sortant de la nuit**, la narratrice se réveille sur la Seine, dont les glaces sont en train de craquer. **Fin de l'interminable hiver**. Haruki est là, qui la prend par la main, et avec lequel elle trouve refuge dans **Notre-Dame**. Elle y demeure un long temps, ayant retrouvé sa jeunesse, tandis que Paris **commence à reprendre vie**. Puis elle traverse le pont et ce faisant revient dans l'époque actuelle. Rejoint ses montagnes, avec le **manuscrit de son roman**. Part tous les jours en forêt. Blessée à mort par un chasseur en même temps qu'un chevreuil, elle prononce un « discours à l'oiseau », avant de « mourir » dans la neige qui vient comme les blanches armées de l'**Apocalypse**. Se relève et reprend vie in extremis pour préparer Noël, **la venue de son homme** et de ses enfants.

**Quittant Berlin**, le narrateur roule dans un **corbillard** qu'il a acheté, vers la Pologne. Raconte qu'à Berlin il **s'est fait mordre** une nouvelle fois par un chien, évoque un séjour en clinique psychiatrique. Maintenant qu'il part et **sort de l'hiver**, il **commence à reprendre vie**. Trouve un emploi de lecteur auprès d'un couple de vieux juifs, flirte avec leur jeune fille. Accomplit avec eux un voyage à Auschwitz. Continue à travailler au **manuscrit de son roman**. Aventure érotique avec deux filles lors d'une sorte de « déjeuner sur l'herbe ». Achète une bague pour Anna-Livia. Évoque la figure de saint Jean à Patmos, où il écrivit l'**Apocalypse**. Rejoint Prague, pour y **retrouver Anna-Livia, qui prononce le « oui »**.

## GRANDS THÈMES COMMUNS À FORÊT PROFONDE ET CERCLE

Amour à distance. Solitude revendiquée, sur le mode de « tout quitter ». Errance dans diverses villes d'Europe. Traversée « dantesque », purgatoire, enfer, paradis. Plongées extrêmes dans les extases, dans le néant et la mort. Grande récurrence d'oiseaux. Pertes de sang. Érotisme omniprésent. Longues déambulations poétiques dans Paris. Notre-Dame de Paris, lieu capital dans les deux romans. La Vierge Marie. Guerre et destruction. Critique sociale sévère. Roman en train de s'écrire. Métaphysique du cercle, de la spirale, du labyrinthe. Fin « apocalyptique », avec référence au texte de l'Apocalypse (ses « blanches armées » comme dans saint Jean, l' « apocalyptique » Joachim de Flore) aux dernières pages de Forêt profonde, évocation de l'auteur de l'Apocalypse, saint Jean,

notamment par la reproduction d'un tableau, dans *Cercle*. Fin en forme d'approbation à la vie.

### **THÈMES PRÉCIS ET ORIGINAUX D'ALINA REYES, PRÉSENTS DANS CERCLE DE YANNICK HAENEL**

Rencontre sur le pont des Arts d'un homme et d'une danseuse, qui se tiennent par le regard, dans une ambiance onirique et de comédie. Identification de la femme avec le coquelicot. Les statues comme substitut ou métaphores du corps amoureux (dans *La chasse amoureuse* et dans *L'exclue* d'A. Reyes ; dans la scène du pont des Arts de *Cercle*, de Y. Haenel). Vision de l'écriture ou des phrases formant un ruban qui se déploie dans l'espace. Juxtaposition nymphéas/nymphes (de la vulve). Vision d'un monde où tout nous parle. Sentiment d'être protégé par ses livres/ses phrases. Vision de soi mort dans la neige. Vision d'une nuit inversée/à l'envers. Vision d'oiseaux entrant dans la chambre. Surabondance de sanglots. Oiseaux tissant de leurs chants un chemin entre les arbres. Sensation d'un arbre déployé dans le corps. La neige dans la bouche. Association loups entendus dans la tête/sommeil/forêt/neige/ pelage/paupières/ bouleaux. Entendre (de nulle part) des voix douloureuses. Association défilé de gens/voix/mort. Voix qui emprunte une série de fleuves par téléphone. Vision de fosses merdeuses où l'être s'engluie. Association beauté/ruine du monde. Le chien méchant qui mord (thème fortement présent dans *Forêt profonde* (pp 48, 231...) et omniprésent dans l'œuvre d'Alina Reyes ; deux grandes scènes dans *Cercle* – p313sq ; p.414).

### **AUTRES THÈMES COMMUNS**

Sentiment d'être le seul être vivant parmi des morts. Désir de se jeter par la fenêtre. Sentiment de passer par le chas d'une aiguille. Vision d'hommes sortant des boulangeries avec des croissants. Sentiment du divin à travers la poésie des mots ailés pour séduire une femme. Devenir fou. Rencontres de sosies de gens célèbres. Moby Dick. Attitude trop maternelle d'une femme envers un ou des poètes. Noms des cafés dans *Cercle*, le *Rosebud* et *La licorne*, références de mes livres précédents. Passage d'une vie à l'autre par les ponts. L'homme-loup. Les nymphéas. Les sosies.

## THÈMES ET PARAPHRASES

En rouge, extraits de *Forêt profonde* ou d'autres textes d'Alina Reyes : *Parade* (nouvelle), *La Chasse amoureuse*, *L'exclue*, *Ma vie douce*, *Lucie au long cours*, *Le carnet de Rose*. En bleu, *Cercle* de Yannick Haenel. Les mots identiques sont indiqués en gras, les synonymies soulignées. Nous commençons par mettre en évidence les correspondances entre la scène « du pont des Arts » (chapitre 4) dans *Cercle* et deux textes, essentiellement, d'Alina Reyes : *Parade*, brève nouvelle parue sur Internet racontant, comme chez Yannick Haenel, la rencontre d'un homme et d'une danseuse sur le pont des Arts, et le passage de *La Chasse amoureuse* situé dans un atelier de sculpture. Puis nous donnerons une liste des autres thèmes relevés dans *Cercle* comme « empruntés », en commençant par ceux qui présentent les paraphrases les plus évidentes.

### Scène du pont des Arts

Ce jour-là j'ai emprunté le **pont des Arts**. (Parade)

C'est donc sur le **pont des Arts** que cette aventure a commencé.(p.38)

il m'a donné rendez-vous à **midi** sur le **pont des Arts**, j'y suis allée, j'ai longuement regardé l'eau, mais personne n'est venu. Je voulais que ça cesse, je voulais arrêter, chaque fois alors il me faisait le coup du désespoir (For Prof, p.90)

On était à ce moment fragile, presque désespéré, où, un peu avant **midi**, la journée se promet d'être immense (p.38)

Pourquoi j'aime le **coquelicot** : c'est moi. (Ma vie douce, p.248) mon corps est une brassée de **coquelicots** (Ch Am, p.174)

Elle portait une robe **coquelicot** (p.40) Entre la main de **Coquelicot** et la mienne, s'invente une histoire. (p.42)

D'un bond tu saisis la vérité, comme Nijinski le bondissant, comme Kafka d'un bond se projetait « hors du rang des meurtriers, comme Rimbaud faisait **bondir** « la cavale » de sa Pensée, comme les **ménades** s'excitaient dans un bondissement de l'âme (Ch Am, p.100)

Elles étaient six ou sept à courir sur le pont, avec des gestes rieurs et la foudre dans les hanches. Quelque chose de barbare et de sensuel : une joie saccadée, la joie débridée des ménades. Elles se sont mises à déferler avec des cris de mouettes et à **bondir** de tous côtés, comme une troupe de danseuses (p. 40)

Tes mains sculptaient mon corps à la recherche d'une beauté qu'il n'avait pas et qu'il te fallait lui donner, c'est pourquoi tout fut si long et délicieux et discrètement angoissant, car il fallait trouver l'ouverture, comme Rodin le disait vient un moment où quelque chose dans le corps **s'ouvre** (Ch Am, p.95)

Si je touche la statue, si je lui caresse les seins, me disais-je, ça **s'ouvrira** au large. (p.40)

Grande belle bite qui emplit le vœu de mon âme à deux mains, sweet dream, sweet dream, sweet dream, sweatiness of the cream, je sais, je sens, le **crime** en prime grimpe (Ch Am, p.203)

Elle a le regard un peu vénéneux, tout ondulée dans son sourire de sirène, un frisson de **crime onctueux** qui passe (p.40)

tout se figeait en lui, tout, je le sentais bien (Parade)

j'ai sent se lever dans mon corps une joie fixe (p.41)

C'est invisible que je **danse**, par amour du **vide** dont je viens, du bleu du ciel et de la vie pointue que je dessine à chacun de mes pas. Toute ma danse est tension, élan hors du poids des ténèbres, du plomb commun où est fondue la société humaine (Parade)

elle se faufile, ses lignes **dansent**, elle vient nous dire qu'à part elle, rien n'existe, que les choses habituelles sont lourdes et laides, que seules comptent les approches et ce buisson de hasards d'où sortent les rencontres. La figure qui se forme ainsi dans l'air entre Coquelicot et moi me parle du **vide**. (p.43)

**Il flottait** comme une brume de chaleur autour de nous, et cette brume envoûtait **nos** deux **corps** dans son étroit filet, qui nous liait pire que nus l'un contre l'autre. (Parade)

ce qui a lieu entre nos corps et le bronze des Giacometti, ce qui **flotte** là, dans l'entre-deux ouvre une région qui nous est inconnue. (p.42) Du jeu de nos mains empoignant les Giacometti, ce qui passe entre Coquelicot et moi réchauffe la distance (p.43)

Je n'avais pas cessé de le fixer, les yeux dans les yeux, et il avait soutenu mon regard. Jusqu'à ce moment où je le vis s'enfoncer en lui-même, comme si c'était sur ses paupières que j'avais posé la main. Je palpai encore une fois son sexe, puis passai vivement et légèrement le dos de la main de bas en haut, comme pour tout effacer. Enfin, d'un saut, je sortis du cercle magique (Parade) (dans les dernières lignes) [On compte dix-huit occurrences des mots danse, danser, danseuse, dans Forêt Profonde ]

Serré entre ses doigts, le modelé gris, furtive, elle le malaxe bien. C'est très bon de malaxer, je me dis la même chose. Bonheur, bonheur des mains pleines. (p.41) Et les autres, les ménades, où sont-elles passées ? Est-ce qu'elles aussi elles somnambulent ? Et Coquelicot ? Où est Coquelicot ? (p.45) (dans les dernières lignes de la scène) [Coquelicot se révèle par la suite être Anna-Livia, danseuse dans la troupe de Pina Bausch]

### UNE REMARQUE SUR LE PERSONNAGE D'ANNA-LIVIA DANS CERCLE

Sans doute Yannick Haenel s'est-il inspiré d'abord d'une femme réelle, d'une femme aimée (et non d'Alina Reyes), pour créer le personnage féminin de son roman. Il est toutefois intéressant de constater que le nom d'Anna-Livia renvoie à un personnage de James Joyce – tandis que *Cercle*, sorte d'odyssée, fait référence à Ulysse, le chef d'œuvre de Joyce. Comme toujours en art, un modèle peut en cacher d'autres. Étant donné le très grand nombre de concordances entre *Cercle* et *Forêt profonde*, il n'est peut-être pas abusif de noter qu' Anna-Livia est l'anagramme presque parfait de via Alina (Alina n'étant pas seulement le prénom de l'auteur, mais aussi celui de la narratrice de ce dernier roman).

Et surtout, de noter les singulières coïncidences suivantes : Yannick Haenel, après avoir appelé Anna-Livia, nous l'avons vu, « Coquelicot », l'associe très clairement, page 127 de son roman, à la baleine et à Marie : « Voilà, je regardais Notre-Dame, je pensais à la baleine, à la Vierge Marie, et à cette femme que je venais de rencontrer, Anna-Livia ». Or, nous l'avons détaillé plus tôt ou plus tard dans cette démonstration, voici ce qu'écrit d'elle-même Alina Reyes (qui danse dans la vie mais aussi dans ses textes, habite Notre-Dame de Paris dans *Forêt profonde*, et par ailleurs se décrit souvent brune, le teint pâle et vêtue de rouge, comme « Coquelicot ») : « Pourquoi j'aime le coquelicot : c'est moi. »

(Ma vie douce, p.248) « C'est moi l'immense baleine blanche. » (Ma vie douce, p.306) « Sad a commencé à m'appeler parfois Marie, et à me dire que « toute autre » était « en anathème ». (Forêt profonde, p.198) « Il m'appela Marie » (Forêt profonde, p.190) (A.R. est par ailleurs l'auteur d'un livre sur Lourdes, *La jeune fille et la Vierge*).

**Un peu de littérature... Revenons à la source de ce nom, Anna-Livia. C'est un personnage de Joyce, donc, qui figure dans *Finnegans wake*, ce roman virtuose en jeux de langue. Anna-Livia Plurabelle, « principe féminin de la cosmogonie joycienne dont le hiéroglyphe est un delta, à la fois fluvial et sexuel » (écrit Jean-Claude Polet) y est à la fois femme et rivière, pluralité de la beauté et source qui apparaît au début du texte, pour couler jusqu'à rejoindre son estuaire, à la fin. C'est ainsi qu'elle est représentée, à Dublin, sous forme de statue, représentant la rivière Liffey et nommée Anna-Livia.**

L'Anna-Livia de Yannick Haenel n'est donc pas seulement, de même qu'Alina Reyes dans ses livres, à la fois coquelicot, danseuse et statue (ainsi que nous l'avons vu dans la scène du pont des Arts), figure mariale et baleine blanche, ainsi que nous venons de l'évoquer et le développons plus loin, elle est aussi fleuve et estuaire. Or Alina Reyes dit à plusieurs reprises son corps « traversé de fleuves » et emploie maintes métaphores fluviales qui ont été, nous le voyons plus loin en détail également, exploitées par Yannick Haenel. Et mieux que fleuve, elle est aussi estuaire, s'identifiant souvent à la Gironde, estuaire de la Garonne au bord duquel elle passa toute son enfance et sa jeunesse. ... Soixante-dix allusions au phénomène fluvial en ce seul roman, *Forêt profonde*.

Si l'on s'en tenait là, on pourrait n'y voir qu'un éventuel hommage de l'auteur de *Cercle* à l'œuvre d'Alina Reyes. Mais la surabondance et la précision des divers thèmes repris (parfois jusqu'à la paraphrase), et la volonté manifeste de cacher soigneusement tous ces emprunts, ne dénotent-ils pas une entreprise d'exploitation abusive ? De même qu'il appartient au jugement humain de déterminer où finit l'hommage et où commence l'exploitation, il lui est bien connu que trop de coïncidences tuent le hasard. P.S. "Anna-Livia Plurabelle" était déjà mentionnée dans un précédent ouvrage de Yannick Haenel, *À mon seul désir*, petit essai sur les tapisseries de la Dame à la licorne. Or cet ouvrage est paru en mars 2005, soit un an après la publication du roman d'Alina Reyes *La chasse amoureuse*, tout entier construit autour de ces mêmes tapisseries de la Dame à la licorne. Par ailleurs le roman de Yannick Haenel intitulé *Evoluer parmi les avalanches*, paru après la remise du manuscrit de *La chasse amoureuse* à Philippe Sollers, non

seulement reprenait dans son titre une idée évoquée dès les premières pages de *La chasse amoureuse*, mais aussi se terminait par plusieurs pages évoquant la Dame à la licorne.

### **Note sur le thème “cercles, spirales, labyrinthes-être”**

Sur la couverture de *Cercle* figure ce dessin qui est à la fois cercle, spirale, labyrinthe et tête. Motifs universels, dira-t-on. Bien sûr, mais il est peu de livres où ils apparaissent de façon aussi obsédante que dans ce livre de Yannick Haenel, ou dans *La Chasse amoureuse* d’Alina Reyes où l’on en trouve une vingtaine d’occurrences. Évocation de l’amour en spirale (“le cercle ne sera jamais fermé”), de l’ascension d’un rapace “le long de chaudes et secrètes spirales”, de spirales dessinées dans un cahier, de montées en spirale, d’arc-en-ciel enroulé, de vague “déferlante qui s’ourle, s’enroule et redéroule l’éternel retour”, des “roues dentées du ciel”, de l’infini qui “se réenroulera”, de “l’horizon qui se déploie en cercle autour de moi qui se déploie en cercles et en cercles”, de six labyrinthes et formes labyrintiques, avec fil d’Ariane ou bien “monde labyrinthe au coeur du disque maëlstrom”, ou encore, images qui nous rapprochent au plus près du dessin et du dessein de *Cercle*, des chemins qui “circonvoluent comme ceux du cerveau”, “l’aventure infinie de l’amour en cercles concentriques”, et, à la dernière page, “le cercle de mon être”.

Dans *Forêt profonde*, il y a un cercle dès la première page, et encore beaucoup d’autres au long du texte. Cercle de verdure, cercle de la vie, cercle d’arbres, cercle de la lune, cercle vicieux, cercle de chevaux, cercle de temps, vol de mouettes en cercle, cercle magique, cercle de pas, cercle imaginaire, montagnes en cercle, cercle de loups, cercle de feu, cercle décrit par un chat, plateforme circulaire d’un manège, “course circulaire des ciels”, minarets circulaires, “grand plateau circulaire du ciel”, plat circulaire des jours de grande fête, cercle de flammes, cercle d’un champignon. La narratrice parle de son “labyrintique livre” ; de la matrice virtuelle où “le labyrinthe s’étend en même temps que le chaos” ; d’un “labyrinthe d’impossibilités” ; d’un “palais labyrintique” ; du “labyrinthe d’une interminable palombière” ; d’un enfer en forme de labyrinthe ; du “labyrinthe de la chair” ; de celui d’Ariane et de Thésée. Toujours, dans *Forêt profonde*, on trouve aussi une citation du premier roman d’A.Reyes, *Le Boucher* : “le puits d’attraction où notre vie glisse en spirale ; la spirale des empreintes de doigts ; des escaliers en spirale à Notre-Dame de Paris ; une galaxie spirale ; le “vol spiralant” des vautours ; de “puissantes spirales d’attraction dans le trou” ; des hélicoptères

récurrents... Un autre des romans d'A.Reyes, *La Nuit*, était divisé en quatre cercles... Bref une structure mentale insistante, à en avoir la tête qui tourne !

**Note sur « La Licorne » et « le Rosebud »** Les noms des cafés que fréquente le narrateur de Yannick Haenel, à Paris, sont La Licorne et le Rosebud. La licorne renvoie au roman d'Alina Reyes *La chasse amoureuse*, construit tout entier autour de la figure de la dame à la licorne – un an après la publication de ce roman, Haenel publiait un petit essai sur ces mêmes tapisseries de la dame à la licorne. La chasse amoureuse est divisée en six parties, une par tapisserie de la Dame à la licorne (les tapisseries du musée de Cluny) : « Tapisserie : l'odorat » (p.19) ; « Tapisserie : le goût » (p.51) ; « Tapisserie : l'ouïe » (p.93) ; « Tapisserie : le toucher » (p.129) ; « Tapisserie : la vue » (p.167) ; « Tapisserie : mon seul désir » (p.207). *Rosebud* est le premier titre (sur manuscrit) du roman d'Alina Reyes *Quand tu aimes, il faut partir*, publié chez Gallimard dans la collection l'Infini (comme *Cercle*), où se trouve évoquée « la fin de ce film, Citizen Kane, quand on comprend que le héros, Charles Foster Kane, a toujours vécu avec cette déchirure au cœur, le regret du traîneau de son enfance dans la neige, avec l'inscription Rosebud ». Page 80, le texte se poursuit ainsi : « Rosebud, c'était aussi le nom donné par Orson Welles au clitoris de sa petite amie. Ce bouton de rose n'est-il pas l'image de ce petit être de pur plaisir que nous n'avons sans doute jamais été, mais que nous continuerons à regretter toute notre vie ? » Dans *Ma vie douce*, on lit, p. 96-97, extrait du journal intime d'Alina Reyes de janvier 1993 : « Cet après-midi, rendez-vous avec Sollers, à qui j'avais envoyé *Rosebud* avant de partir à Bordeaux. Il m'a appelée le jour de l'An à Barèges... « Excellent », a-t-il dit, « exactement ce qu'il fallait. »

**Note sur le surréalisme d'Alina Reyes et de Cercle** Dans *Forêt profonde*, se trouve mentionné Sarane Alexandrian, cet écrivain qui fut compagnon de route de Breton. Alina Reyes a collaboré à plusieurs reprises à sa belle revue surréaliste, Supérieur Inconnu. Elle a parlé de lui plus d'une fois sur Internet, raconté la dernière visite qu'elle lui a faite, rappelé ce qu'il lui dit toujours : « Tu es une surréaliste ». Ainsi que l'a noté la critique, *Cercle* est imprégné de références au surréalisme, notamment par l'insertion dans le texte de dessins et photos, à la Nadja. « Car ce sont des phrases, pêchées au hasard de son inconscient, qui alimentent à la fois le récit et l'aventure de notre héros. Trop de symboles empruntés au surréalisme mais digérés façon sauce kébab ! (A noter aussi la présence de photos, de croquis ou de peintures ; inclusions picturales qu'affectionnait le groupe.) » ( critique de Jean-Laurent Glémin)

## Note sur les chiens

L'un des premiers romans d'Alina Reyes, publié chez Gallimard, s'intitulait *Le chien qui voulait me manger*. On trouve un peu partout dans son œuvre des chiens méchants qui mordent. Dans *Forêt profonde*, un berger allemand qui mord un enfant dans le dos, un chien méchant (p.48) qui chie sur le tapis d'une maison bourgeoise où la narratrice est femme de ménage, un husky avec son maître lors d'une scène inquiétante dans un parc à Genève, le chien d'un clochard cruel, une gueule de chien prise dans la glace, le chien de la famille crevé de faim au bout de sa chaîne, les mamelles de chienne de la mort couchée sur la ville, le chasseur Actéon dévoré par ses chiens, Dieu-le chien (Artaud), le chien qui s'accroche au dos de la narratrice (p.231), les dogues Libido et Volupté, chiens de la maîtresse de maison Signore, dans les rues d'une ville en guerre des chiens qui mordillent les cadavres, des têtes de chiens mises dans le ventre des victimes... Par deux fois, en deux scènes très importantes (pp 313-314 puis p. 414), le narrateur de *Cercle* se fait mordre, par « un de ces chiens-loups » puis par « un chien immense et noir ».

## Autres thèmes « repris » sous une forme très proche ou proche de la formule originale

J'ai eu, et je garde, cette vision de mon activité d'auteur : un ruban-route lumineux qui se déroule et se déploie à l'infini à partir du milieu de **mon corps**. C'est une sensation très physique, à la fois un peu inquiétante parce que ce **ruban** a une destination mystérieuse, et rassérénante parce qu'il est là, ce chemin clair qui sort de moi comme un autre moi-même, cet ange en forme de ruban qui s'en va en flottant dans l'espace, et me garde du vertige. (Ma vie douce, p. 9)

Je n'ai pas eu le vertige. Au contraire : tout était affecté de vertige, sauf moi. Je brûlais, **mon corps** n'était plus mon corps, mais un buisson de flammes d'où sortaient des phrases. Ces phrases tourbillonnaient dans la lumière, au-dessus de l'eau, comme des tapis volants. Elles formaient dans le ciel d'immenses **rubans** de nacre. (p.15) [première page du roman]

Sans cesse le monde **nous PARLE** (For Prof,p. 114)[en capitales] **TOUT NOUS PARLE** (p.175) [en capitales]

On ne sait pas où on va, c'est ce qu'on se dit pour oublier qu'**on ne va nulle part** (For

Prof,p.114) Où va-t-on quand **on ne va nulle part** ? (p.27)

m'accorder le droit d'aller **mourir dans la neige** (For Prof, p.21) je suis un **mort**, allongé **dans la neige** (p.334)

vers leur **nuit inversée** (For Prof, p.305) **la nuit s'ouvre à l'envers** (p.336)

**D'un arbre à l'autre**, le chant des coucous **tissait** des réseaux ronds d'appels (Ma vie douce, p.370) **les oiseaux m'accompagnaient. D'un arbre à l'autre, ils tissaient d'une voix claire** les conditions de mon passage (p.26)

j'étais **pleine de sève** et je sentais, sans plus de conscience qu'un **arbre**, que j'allais en faire des **feuilles** (Ch Am, p.89) la graine de mon sexe déployée en arbre, **racines entre mes cuisses, tronc dans mon trou, branches puissantes dans mon ventre, frondaisons dans ma poitrine** où chantent des oiseaux, **feuillage volubile** au vent (Ch Am, p.182) c'est difficile de marcher, avec cet **arbre dans le ventre** (Ch Am, p.182) Tu es cet **arbre qui a poussé en moi** (Ch Am, p.193) je replie **l'arbre de mes os** (For Prof, p.276) qu'y a-t-il dans nos membres ? Des armées de forêts dressées contre la mort, des **arbres dans nos chairs** qui marchent nuit et jour, **des feuillages qui bruissent** (For Prof, p.288)

Je ne serai plus un homme, ni une femme, mais l'un et l'autre ébloués dans **un sang nouveau irrigué de sève : feuillage, écorce, bourgeon, fleur...** (p.23) **des feuillages qui me bruisaient** **les jambes**, puis le changement des saisons **dans mes bras**, une humidité de mousse **entre les doigts**, et **mon corps tout entier** lanciné en style d'ombre de lumière. **Un arbre** ! (p.22)

C'est là que **les loups filent**, sans un bruit entre les **troncs blancs des bouleaux** (For Prof, p.270) Le vent la nuit dans la forêt à peine souffle **la neige** est un nuage ces gros flocons lents, vraiment, on dirait du duvet d'anges. Dans **la forêt** j'ai retrouvé mon homme la nuit dans la forêt, il était là parmi les **loups dormant** (For Prof, p.297) **Courez, courez, les loups** (For Prof, p.270) **les loups**, le bébé, je sais bien que c'est **dans ma tête** puisque personne n'en parle mais quand même **je les entends** (For Prof, p.277) Et j'ai marché dans leur **pelage** cachant sous mon manteau de soldat mon sexe rougeoyant qui tisonnait mon corps, et j'ai léché mon homme, couchée à ses côtés moi sa louve gémissante j'ai léché les **paupières** de mon homme (For Prof, p.298)

**Les loups courent dans la neige ; on ne les distingue plus de l'écorce des**

**bouleaux**(p.278) Dans mon sommeil, entre de longues plaines et des montagnes de **forêts**, passait une meute de **loups** (p.278) Les **loups** arpentent le territoire où s'établissent leurs lignes ; et rien, pas même la mort, ne dérange l'ordre d'une steppe agencée par la rigueur des **loups**. **Je les entends** immobiles saliver **dans ma tête** (p.278) Alors se lève, pour mon **sommeil** qui se prépare, le commencement des **loups**. La voix d'Anna-Livia me disant au revoir en suscite la sortie, la meute s'ébroue, ils vont et viennent, urinent et reniflent les traces, ils ont faim, ils s'élancent : le **pelage** gris envahit mes **paupières**. (p.281)

La nuit la forêt (...) **Courez, courez**, les loups. **Je cours avec vous**, ça ne fait pas de bruit dans mon lit quand **je cours avec vous**, ça découpe le souffle, le souffle de **la nuit**. (For Prof, p.270) **Je courais**, et en courant j'avais la sensation que **la nuit courait avec moi**. Avec la nuit, toutes les lumières **couraient avec moi**. La neige **courait avec moi**, les arbres couraient avec moi. (p.402)

J'ai pris une poignée de **neige** vierge, je l'ai mise dans ma bouche (For Prof, p.285) J'avalais de la neige (p.309)

Au téléphone, il m'a dit : "Ce matin nous sommes allés voir **la Seine**, et Pense lui a dit "Bonjour, Tourterelle !". Moi je me suis éloigné et je lui ai demandé de rejoindre la Loire, à la Loire de rejoindre la Garonne, à la Garonne de rejoindre le Gave de Pau, et au Gave de remonter jusqu'à toi et de veiller sur toi (Ch Am, p.222) l'éclat somptueux du port d'où je lui écrivis, le corps traversé de fleuves (Ch Am, p.138) en mon coeur ouvert circulaient tour à tour le sang de l'Escaut et celui de la Seine, et l'éternelle virginité des **rivières**, du vent et de l'amour (ChAm, p.152)

Anna-Livia : sa voix ondulait dans nos téléphonages. La déesse, je l'entendais. Sa voix de fleuve glisse avec l'Allemagne, elle roule avec le Rhin, l'Elbe, l'Oder, le Danube et la Weser, elle emprunte les rivières, la Wupper lui offre son cours : toutes ces mélodies jouent à travers ses lèvres ; mais dans sa voix je reconnais, au seul bruissement de la salive, les vagues de **la Seine** (p.279)

Ce soir de juillet dans le ciel rose au-dessus de **la Seine**... Des **nuées de virgules** criantes à toute allure évoluent, filent, tracent, bondissent, piquent, glissent, se croisent, s'élèvent, ce sont des martinets (Ch Am, p.224)

Ses pétales tournoient dans le vent. On dirait des **virgules** roses et blanches, un souffle de nuances légères qui se dilapident en flocons vers **la Seine** (p.33) C'est une **nuée**

d'oiseaux, comme celle qui venait dans ma chambre au début. Des virgules dans l'air, une ondée d'ailes noires (p.226) Car alors les phrases m'attendaient. Elles tournaient au-dessus de mon sommeil comme une **nuée de virgules** (p.122)

**Nymphes** se nomment les paupières secrètes de la femme. Le gros nénuphar est tout oeil. Le soir descend. On étale des pétales de roses sur la tranche du ciel. La **nymphé** aux cuisses ouvertes et le lys d'eau épanoui se contemplant. (For Prof, p.252)

des nymphéas. Avancez vers ces fleurs. Respirez-les : elles sentent bon **la femme**. Rosée de cyprine, feuilles de vulve des eaux de **nymphé**. (p.262)

je suis protégée par mes livres (Ch Am, p.176) Seules mes phrases peuvent faire quelque chose, elles seules me protègent (p.287)

Nul être humain, c'est l'heure du déjeuner ou bien une catastrophe à laquelle je viens d'échapper miraculeusement a fait disparaître tous mes congénères de la Terre (For Prof, p.82)

Bien sûr il était un peu tôt, 7 heures ou 8 heures du matin, et en plus on était un 25 décembre : tout le monde dort. Mais en même temps, cette ville semblait morte, une ville fantôme – une image de la disparition. La plupart du temps, la disparition elle-même disparaît. Ce matin, au contraire, Berlin témoignait pour tout ce qui avait disparu en elle : la disparition, on ne voyait que ça. En avançant dans la neige de la Karl-Marx-Allee, j'ai pensé : ils sont morts, ils sont tous morts, il n'y a plus personne. (p.305)

Je voudrais me jeter dans le vide, je suis obligée de me battre contre cette pulsion violente et répétée qui est en fait une pulsion de salut – mieux vaudrait disparaître que se laisser contaminer par le pus qui suinte de leur état –, je suis obligée de fuir les **fenêtres** (For Prof, p.157)

vous envisagez de vous jeter par la fenêtre (p.338)

le cercle n'est pas fermé, là où il s'ouvre passerait juste **le chas d'une aiguille** (Ch Am, p.226) Les fulgurances du désir et des extases, passées **par le chas d'une** mystérieuse **aiguille** (Ch Am, p.222) s'amenuiser le plus possible pour pouvoir passer cette porte si étroite qui va d'une vie à l'autre (For Prof, p.374)

je suis passé par **le chas d'une aiguille** (p.352)

Les pas des hommes encore mal réveillés qui sortaient des **boulangeries** en serrant des **croissants** sur leur cœur (For Prof, p.223)

Il y a cette odeur de **croissants** chauds vaporisée dans les rues ; le matin on traverse un ondée de beurre chaud, on ne peut pas l'éviter, la rue est devenue une **boulangerie** en rut ; et les piétons, ce beurre chaud, ils se le fourrent dans la gueule – et en plus ils aiment ça. Ils ont dans une main leur attaché-case, et dans l'autre un papier gras au milieu duquel surgit la pâte huileuse (p.132) **un million d'oiseaux** décidés à crever les vitres pour **entrer**, comme si leur vie en dépendait. J'ouvris la porte et sortis sur le balcon... des nuées d'oiseaux (L'exclue, p.12) j'ai ouvert **la fenêtre**, de minuscules **oiseaux** sont **entrés**... Par dizaines, ils sont entrés. (p.63)

C'est devenu ma drogue de crapahuter dans la forêt. J'y vais le matin, j'y vais l'après-midi (For Prof, p.347) Chaque jour je pars dans la clairière, dans la forêt (id,p.343) lorsqu'elle raconte ses courses matinales en forêt, la voix d'Anna-Livia semble humide de rosée (p.283)

**Fontaines, je bois de votre eau** (Le carnet de Rose, p.46) **FONTAINE, JE BOIRAI DE TON EAU** (p.28)

Je vois, c'est une grande limousine noire avec des vitres fumées à l'avant et assez de longueur à l'arrière pour y glisser un cercueil. Quelle drôle d'idée d'être venu me chercher en corbillard ! (For Prof, p.266)

La voiture est un vieux break noir. Je l'ai achetée d'occasion, chez un garagiste de la banlieue de Varsovie. Au début, ça m'a étonné une D.S. break, et puis j'ai compris qu'elle avait servi de **corbillard** (p.407)

Oh, c'était comme si on m'avait fait manger une fleur, une rose avec tous ses pétales. Le monde autour de moi de ses pétales entrecroisés bouge, joue, chante et ondule (For Prof, p.80) J'ai nagé jusqu'au nymphéa. Je l'ai attrapé, il était vert et bleu, des pétales blancs luisaient au cœur gras de ses feuilles. Ça craquait sous la dent. J'ai avalé le nymphéa (p.265)

Syd sèche ses larmes puis s'amuse à inventer des phrases comme : « Qu'est-ce qui, le plus souvent, n'arrive jamais ? » (Journal en ligne, 3-1-05) On dirait une devinette : Qu'est-ce qui n'est nulle part et qui arrive tout le temps ? (p.52)

Tu aimais les putains, Sad, les **bordels**, les yeux comme des gouffres des **sordides demoiselles** d'Avignon, racolant le client qui préfère voir la coupe de fruits promis au bas du tableau plutôt que la main de celui qui se noie, levée en un ultime SOS derrière les corps qui l'ont englouti. (For Prof, p.267)

les **demoiselles** de Cercle. Elles surgissent d'elles-mêmes, et tournent autour d'un point de mèche, dans un spasme, toutes vrillées en **grimace** de **bordel** (p.233)

Je m'aperçois que le **manteau** de Florent, que je porte, a sa doublure toute rouge du **sang** que j'ai perdu sans m'en rendre compte (Ma vie douce, p.317)

Tout le monde regardait ça : mon **manteau** ouvert. Tout le monde fixait, sous mon manteau ouvert, mon pantalon, un pantalon clair qui était maculé de **sang**. (p.168)

\*\*\*\*\*

J'ai établi beaucoup d'autres comparaisons, notamment sur les thèmes des oiseaux, des nymphéas, de Notre-Dame de Paris, des promenades dans l'île Saint-Louis et au bord de la Seine, de l'écroulement, et d'autres encore. Mais l'exposition en est trop longue et fastidieuse. Nous nous limiterons donc à cette déjà longue liste d'"emprunts" à mon œuvre.

